

N 8. - 11-17 Mars 1921.

LE GRAND JEU

Dans ce numéro
les 9^e et 10^e Episodes

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.

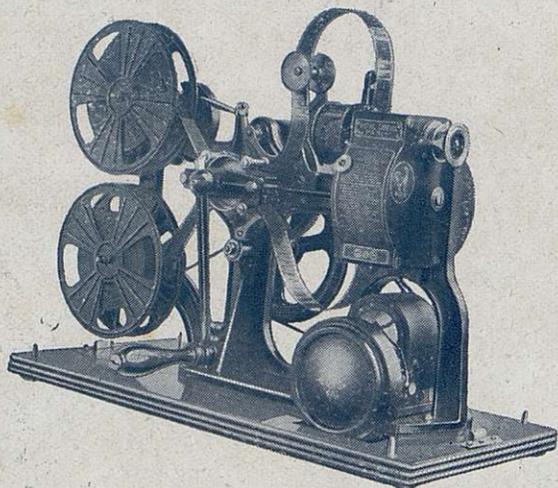


Cliché Neullinger.

LA PLUS BELLE DISTRACTION
LE CINÉMA CHEZ SOI

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION
 :: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::
 AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON
PATHÉ-KOK

.. .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"
 est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main
 Produisant lui-même son électricité

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE
 DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUVELÉ DE
PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs	ABONNEMENTS
France	Un an 40 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tel. : Gutenberg 32-32	Étranger Un an 50 fr.
	Six mois 22 fr.	(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Six mois 23 fr.



Que vous verrez prochainement dans
Vengeance de Folle (PATHÉ ÉDITEUR).

C'EST AUJOURD'HUI

que paraît le Premier Épisode
DU

FAUVE de la SIERRA

Grand Roman - Cinéma en 10 Épisodes
Adapté par GUY de TÉRAMOND

Édition Pathé

Le FAUVE de la SIERRA

:: EST OFFERT ::
GRACIEUSEMENT
A NOS ABONNÉS



:: EST PUBLIÉ ::
EN FASCICULES
HEBDOMADAIRES

PAR

Cinémagazine

AU PRIX DE

50 cent.

APPEL AU PEUPLE

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous quelques instants pour relire la lettre qu'un « directeur de salle » a bien voulu nous adresser à la suite de ma dernière chronique et que *Cinémagazine* s'est fait un devoir de publier, avec le plus courtis empressement.

J'ai fait de la peine à son signataire. Je l'ai appelé « exploitant » et il n'aime pas cette désignation, pourtant consacrée par l'usage. Toute sa lettre se ressent de cette aigreur initiale. Elle est nerveuse, agacée, elle manque de sang-froid. Son auteur y est plus préoccupé de me lancer des traits empoisonnés et de me prêter des « énormités » imaginaires que de discuter paisiblement mes arguments et d'en découvrir la réfutation méthodique. J'en suis sincèrement désolé, car je n'ai jamais eu l'intention de contrister un homme qui apporte à ma thèse une série de confirmations si précieuses. Je ne ressens à son égard que la plus vive gratitude !

« L'exploitant, dit-il — en généralisant avec une audace un peu inquiétante — l'exploitant, prétend être tout aussi intelligent et tout aussi apte que quiconque à apprécier la valeur artistique des films présentés par les producteurs. »

Grands dieux ! Pas un mot de plus ! Je n'ai jamais dénoncé autre chose. C'est, en effet, cette « prétention » inadmissible que je ne cesse de déplorer ! Mais oui, l'exploitant prétend être aussi intelligent que quiconque. Et c'est bien ce que je lui reproche !

D'abord, dans la plupart des cas, ce n'est pas vrai et je connais des « directeurs de salles » dont l'intellectualité est fort au-dessous de la moyenne ! Mais, en admettant même que l'exploitant ait une intelligence égale à celle de ce fameux « quiconque », vieil habitué de son établissement, j'affirme que ce ne serait pas suffisant ! Pour remplir convenablement la mission intellectuelle qu'impose à un directeur la formule actuelle d'exploitation, il ne faut pas être « aussi intelligent » que le premier venu, il faut l'être « bien davantage ! » Car la perspicacité, la psychologie, l'instruction, l'éducation littéraire et artistique, le sens critique et la souplesse de compréhension qu'exigerait cette fonction, ne sont pas aussi répandus sur notre planète que l'imagine notre optimiste correspondant.

En tous cas, il est un point sur lequel il est bien difficile de lui donner raison : tout boutiquier qu'il est, dit-il, il prétend juger aussi bien que quiconque « la valeur artistique » d'un film. Là, vraiment, nous ne sommes plus d'accord. La valeur « commerciale »... peut-être ; mais la valeur artistique, de quel droit et par quel miracle ? Où donc a-t-il fait son éducation esthétique ? Alors que des peintres, des sculpteurs, des poètes, des musiciens, des critiques d'art, rompus à toutes les subtilités de leurs techniques, se trouvent encore troublés et indécis devant le mystère de l'écran, devant ce nouveau mode d'expression plastique qui se cherche, qui tâtonne, qui n'a pas encore découvert son véritable idéal, il nous faudrait admettre que le « boutiquier » qui prend Georges Ohnet ou Montépin pour de grands écrivains, a reçu du ciel la grâce d'apprécier d'un seul coup d'œil la « valeur artistique » d'un film ? Allons, allons, la « prétention » est décidément excessive !...

Mais, mon cher « directeur de salle », regardez donc comme la vie est compliquée : vous prétendez lire dans le cœur de votre public en vous rapprochant de lui « à l'entrée et à la sortie » de votre établissement. Ce n'est pas si simple que cela ! Voyez : j'ai pris la peine, récemment, d'exposer longuement et aussi clairement que je l'ai pu, mes objections de spectateur et de les faire imprimer très lisiblement dans *Cinémagazine* pour votre commodité de lecteur ; vous conviendrez que vos spectateurs ne prennent pas tant de précautions ! Eh bien, malgré tout, je ne suis pas arrivé à me faire comprendre de vous ! Avouez que c'est alarmant !

Vous n'avez rien compris à mon article. Peut-être est-ce de ma faute, peut-être ai-je trop présumé de mes capacités d'écrivain... mais vos spectateurs ont-ils donc tous du génie ? Je vous assure que beaucoup d'entre eux sont dans mon cas : vous ne pouvez pas vous flatter de les comprendre mieux que moi-même ! Vous perdez donc le droit de parler en leur nom.

Prenons un exemple : vous vous égayez abondamment de ma sottise, parce que j'ai prétendu que, dans les autres spectacles, le public était traité en grand garçon et

possédait le droit de choisir et de donner son avis, alors qu'au cinéma on choisit pour lui. Vous prenez l'univers à témoin de mon ignorance : « Avez-vous déjà vu, dites-vous, un directeur de spectacle à qui un auteur apporte le livret d'une pièce, convoquer d'abord le public à une séance, gratuite évidemment, d'étude et d'appréciation de l'œuvre qui lui est soumise ?... »

Non, décidément, je n'ai jamais contemplé un semblable spectacle ! Mais qui diable vous parle d'une telle folie ?... J'ai voulu dire, tout simplement, et je le maintiens, qu'au théâtre le spectateur choisit librement son plaisir. S'il aime la tragédie classique, il ira au Théâtre Français ; s'il aime les drames sanguinaires, il ira au Grand-Guignol, s'il préfère l'opérette, le théâtre en vers, la comédie moderne, la revue ou la chanson, il sait où trouver, à coup sûr, ce genre de divertissement. Au cinéma, on choisit pour lui. On lui dit : « Tu ne verras ce beau paysage que tu convoites qu'après avoir ingurgité ce mélodrame et cette lourde farce. Tu veux t'amuser ? Avale d'abord cette sombre histoire où l'on se massacre sans relâche. Tu as envie de rêver à des visions poétiques ? Commence par savourer les délicates trouvailles de *La Colique de ma belle-mère* ! Car je sais mieux que toi ce que tu aimes !... »

Au théâtre, le spectateur grand garçon choisit encore d'une autre façon. On lui livre la pièce. Il décide de son sort. Il la soutient pendant cent ou deux cents soirées, s'il la trouve à son goût : il l'abandonne à la dixième s'il l'estime indigne de sa faveur. Il peut se tromper, évidemment, mais enfin, il choisit ! Au ciné, le chef-d'œuvre et le navet ont une semaine d'existence. Ils meurent invariablement, le jeudi soir. Vous vous extasiez ? Alors, dépêchez-vous, ce beau film ne sera plus là vendredi ! Vous vous indignez ? Tant pis pour vous : vous le subirez jusqu'à cette date ! Que veut-on de plus ? Un navet peut toujours tenir une semaine ! Et c'est généralement moins cher qu'un chef-d'œuvre !

Qui de nous n'a été frappé de l'impossibilité où l'on se trouve de déterminer un mouvement de sympathie autour d'un film intéressant ? Vous en parlez à vos amis, vous suppliez les ennemis de l'écran de

venir constater un progrès, vous mettez en mouvement le ban et l'arrière-ban de vos connaissances... mais il est déjà trop tard. Il faut plus de huit jours pour organiser une publicité verbale : le film a disparu.

Le remède consiste-t-il à transformer les 320 cinémas de Paris en salles de genre ? Assurément non, et mon honorable contradicteur est seul à manier des hypothèses, aussi légères ! Mais il ne faut pas que l'exploitation actuelle soit maintenue dans les 320 établissements, tout simplement. Il y a une nuance !

Il ne faut pas mépriser la clientèle d'artistes, de lettrés, de délicats, qui s'intéressent à la vision animée, mais que la composition des programmes-omnibus détourne du cinéma. Ils sont nombreux. Ils ne réclament pas 320 salles : ils en implorent une, pour commencer ! Est-ce trop demander ?

Vous me direz que l'expérience vous a démontré qu'on gagne plus d'argent en se mettant au service d'une forte majorité qu'en se préoccupant des scrupules d'une minorité, fut-elle une élite ! D'accord ! Mais l'expérience a démontré également que, dans tous les arts, ce sont ces minorités qui font accomplir le « pas en avant » indispensable à chaque génération, et qui finissent toujours par imposer leur idéal aux majorités inconscientes. Ce qui m'inquiète, pour l'avenir artistique du cinéma, c'est que les « directeurs de salles » se mettent invariablement en colère dès qu'on parle de l'utilité d'une formule correspondant à ce que fut le Théâtre Libre d'Antoine. Cette formule avait fait sourire en son temps les hommes d'expérience : et pourtant cette minorité a su imposer partout sa technique, ses auteurs et ses acteurs. Tout notre théâtre, du haut en bas de l'échelle, vit encore de ses restes et la Comédie-Française recueille précieusement son répertoire !

Il nous faut une initiative analogue au cinéma. Les conditions matérielles sont, assurément, très différentes, mais on peut trouver plusieurs solutions. Nous les chercherons ensemble, si les cris de protestation qui s'élèvent toujours lorsqu'on aborde ce sujet, nous en laissent bientôt le loisir !...

EMILE VUILLERMOZ.

LES ANIMAUX AU CINÉMA

Avez-vous remarqué combien les animaux sont, à l'écran, des acteurs prodigieux, spontanés, sincères ? Tous leurs gestes, tous leurs mouvements sont justes et « portent ». C'est qu'ils sont « nature » ne se soucient nullement de l'objectif, et moins encore du public qui applaudira à leurs tours. De plus, ils sont inaccessibles au trac, qui paralyse tant d'humains.

Regardez le chien Bouboule faire ce qu'on appelle, en terme de métier « la torche ». Il a planté ses crocs dans un morceau d'étoffe qui, selon les circonstances, sera la culotte d'un gosse, ou d'un malfaiteur, ou un vêtement malencontreusement pris dans une porte, dont la déchirure laissera, de l'autre côté, une petite femme dans un déshabillé savoureux. Bouboule s'acharne. Rien ne l'en fera démordre : Plus on tire, plus il s'entête, continuant à gagner du terrain à chaque petit coup de croc rageur. Etant donnée la résistance des tissus, en général, la solution de continuité ne manque pas de se produire, s'élargissant et offrant à la vue une surface dénudée que les ciseaux d'Anastasia nous obligent bien vite à voiler :

Médor, plus savant que Bouboule, sait conduire une auto et fume sa pipe, comme un vieux loup de mer.

Vous doutez-vous, ami lecteur, de la somme de patience qu'il a fallu déployer pour dresser ces petits acteurs, dont les prouesses vous divertissent ? Naturellement, la méthode de dressage diffère selon la nature de l'animal. Voyez Bouboule et Médor (ces cabots sont d'étonnants artistes) et comparez-les à Jocko, la nouvelle recrue, le nouvel as parmi les singes. Certes, Jocko est un bon garçon de singe. Il adore les enfants. Il est extrêmement intelligent. Mais s'il a plus de vivacité



Jocko, Cow Boy

que les chiens, il a moins de docilité. Doué d'un merveilleux esprit d'imitation, il apprend facilement ce qu'on lui enseigne, il suffit de lui montrer le geste à exécuter, il le répétera aussitôt, mais il l'oublie aussi vite. C'est un indépendant. Volontiers, il se révolterait, et toujours il est primesautier. Tandis que le chien, attentif et obéissant, retient mieux la leçon apprise ; ce que sa mémoire a enregistré ne s'efface plus. Tout comme Achille, Jocko a son point faible : c'est la gourmandise. C'est par là qu'on le tiendra. Il faut gouverner les peuples... et les bêtes, par leurs défauts :

D'ailleurs, le singe n'a pas, comme le chien, la conscience du devoir, et par là, il lui est très inférieur. Physiquement, c'est l'animal qui se rapproche le plus de l'homme et, sans professer des théories darwinistes, on peut dire qu'il ne lui manque que la parole. Et encore !

Allez donc dire que les bêtes n'ont pas un langage particulier à chaque espèce ! Croyez-vous que, lorsque deux abeilles se rencontrant sur une haie, se frottent antennes contre antennes, ce n'est pas pour se communiquer les nouvelles de la ruche ? Si vous avez habité, au printemps, une maison près des bois, à l'époque des nids,



Bouboule est très attaché

vous êtes certainement convaincus que les oiseaux n'exercent pas seulement leur talent de musicien, alors qu'au jour naissant, ils pépient à tue-tête ; ce sont des affaires sérieuses qu'ils traitent... des flirts qui naissent... des jalousies qui éclatent.

Les chats, non seulement savent parler, mais encore ils lisent dans le grand livre ouvert de la Nature. Ils flairent la moindre brindille, ou observent, durant des heures, comme de vieux savants, la vie mystérieuse des plantes et des insectes.

Et les chiens, donc ! Voyez-les, le nez en l'air, ou bien la tête basse, sentant les cailloux, interrogeant les buissons, brusquement en arrêt, flairant le sol et découvrant toutes sortes de choses curieuses, invisibles à nos yeux.

Seulement, voilà ! Si les animaux parlent, et comprennent très bien le langage de l'homme, l'homme ne comprend pas le langage des bêtes. Mais du moment qu'il s'en fait entendre, il peut s'en faire obéir, et c'est par les bons traitements et la patience qu'il y réussira. On obtient peu de chose par la brutalité, tandis qu'on obtient beaucoup, pour ne pas dire tout, par la douceur. Si vous battez les animaux, ils seront craintifs, et la crainte paralyse l'intelligence.

Leçon pour leçon : Développez leur intelligence, ils formeront votre caractère. Admettez-vous qu'un chien subisse l'in-

fluence de son maître ? Oui. Eh bien, par conséquent, le maître est obligé de se



Jocko bonne d'enfant.

surveiller quand il entreprend l'éducation d'un chien. Montre-moi ton chien, je te dirai qui tu es. Le brigand a pour chien

un gredin ; le voleur, un voleur ; le paysan sans intelligence, un chien grossier ; l'homme poli et affable, un chien aimable.

Rendons à César ce qui appartient à César. Après avoir fait l'éloge de nos petits acteurs, avouons maintenant que tout le mérite de leur succès ne leur revient pas à eux seuls, et à ceux qui les ont dressés. Le metteur

en scène y a sa part, par l'habileté qu'il a su déployer en certains cas.

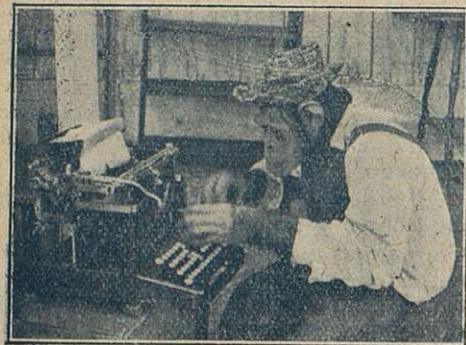
Ainsi, voyez ce lapin qui joue du violon et râcle avec ardeur. C'est un fameux lapin, n'est-ce pas ? Mais il n'est pas musicien pour deux sous. Pas plus que cette mère poule maîtresse d'école et professeur de musique, qui fait chanter une classe de jeunes poulets... avant qu'ils soient à point pour la rôtissoire.

Le spectateur, né malin, a déjà deviné que c'est du truc. Jamais la gent de basse-cour, pas plus que celle du clapier, n'a été disciple d'Euterpe, et c'est l'esprit du metteur en scène qui nous vaut ces amusants tableaux.

Du truc encore, cette scène presque émouvante qui est intitulée : *Le Chien de*



Le lapin violoniste.



Jocko dactylographe.

l'Aveugle. De jeunes vauriens se sont emparés du chien d'un aveugle pour l'atteler à une petite voiture. Privé de son guide, l'aveugle meurt, victime d'un accident. Le chien parvient à s'échapper et suit le convoi, marchant sur les talons des porteurs, la tête basse, et de temps en temps, saute sur le brancard ; puis, quand on fait descendre le cercueil dans la tombe, il pousse un cri plaintif, comme un hurlement étouffé.

Le lendemain, trompant la vigilance du gardien du cimetière, il vient gratter et pleurer sur la tombe de son maître.

A vous, ami lecteur, je vais dévoiler ce truc, mais chut ! soyez discret : Dans le cercueil était couché le maître du chien, qui l'appelait ; le chien s'affolait et cherchait à lui porter secours. Pour la tombe, même procédé ; le maître s'était introduit dans la tranchée recouverte d'une dalle et la pauvre bête, le croyant en péril, manifestait un véritable désespoir ; puis, impuissant, il se couchait sur la dalle, et l'on pouvait voir, en gros premier plan, les larmes couler de ses bons yeux expressifs et parlants.

A côté du drame, la note comique. On tournait une scène Louis XV dans laquelle il fallait un chien, mais le régis-

seur avait oublié le cabot. Ne voulant pas l'avouer, il partit de suite en campagne et embaucha le premier toutou rencontré. C'était un chien errant, au poil long et jaune, laid, sale, l'œil triste et l'air miteux. Tenu en laisse, un beau nœud rose dans son poil crotté, il n'avait pas du tout l'air à la noce et ne songeait qu'à reprendre sa liberté. Son rôle consistait à sauter à la gorge d'un voleur qui tentait de s'introduire dans une propriété. Mais ce chien bolchevick, habitué à fréquenter des loque-

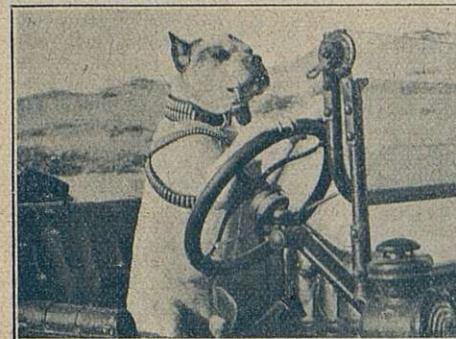
teux et des vagabonds, faisait fête au cambrioleur et grognait après les seigneurs de la cour. A la fin, le metteur en scène, impatienté, s'écria :

— Lâche-moi ce sale cabot-là. Tu n'as donc pas vu sa gueule ? Il n'a rien de Louis XV...

Rien de Louis XV, sans doute. Mais ne médisons pas du chien du pauvre.

C'est le plus dévoué, le plus fidèle, le plus désintéressé des amis. Peu gâté, humble et soumis, ses bons yeux contiennent toute la tendresse de la terre et une admiration infinie pour ce maître haillonneux, pour lui semblable à un dieu, qui préside à sa destinée, et lui dispense toutes joies... ou toutes tristesses... en ce monde.

Z. ROLLINI.



Médor au volant.



Les pigeons studieux.



La poule mélomane.

Lire dans le prochain numéro : 'QUELQUES CALAMITÉS', par J.-Joseph RENAUD.

LE METTEUR AU POINT D'UN FILM

Notre collaborateur Hébertal tient à répondre aux observations que son article sur la mise au point d'un film a suggéré à un de nos lecteurs, M. Ketterer, et qui ont été publiées dans le numéro du 11 février.

Nous lui cédonz bien volontiers la place.

N'en déplaise à mon contradicteur, il est indiscutablement préférable que le metteur au point définitif d'une bande ne soit pas le collaborateur de la première heure et voici pourquoi : envisageons l'hypothèse d'un auteur de scénario doublé d'un metteur en scène. Il a conçu une œuvre, soit imaginative, soit tirée d'un auteur et il l'a réalisée cinématographiquement.

Cette œuvre est sienne, c'est son enfant et il éprouve pour cet enfant la tendresse jalouse d'un père. Son œuvre est « un tout » auquel, par définition, il ne faut rien modifier, ni retrancher et, cependant, il est mauvais juge car, en l'espèce, il est juge et partie.

Le « metteur au point » du film est l'arbitre obligé, l'arbitre nécessaire, l'arbitre indispensable, considérant l'œuvre sous un autre angle, estimant qu'il ne s'agit pas seulement de faire de l'art pour l'art, mais que l'éditeur peut avoir la légitime prétention de tirer parti du travail de son collaborateur le metteur en scène, et de rentrer, commercialement parlant, dans tout ou partie de ses avances.

Il remanie avec toute la délicatesse possible et sans modifier en rien l'œuvre elle-même, les passages qu'il estime être du remplissage ou des longueurs inutiles au développement de l'action.

Là où le « scénariste metteur en scène » s'est étendu complaisamment et a développé outre mesure son idée, le metteur au point, fort de son expérience, lui mesure un peu l'espace et le temps, question de tact...

Les fautes commises par le metteur en scène en cours de réalisation et, quoi qu'en pense mon honorable contradicteur, subsistent neuf fois sur dix au moment où l'œuvre est cédée à la maison d'édition.

Loïn d'avoir été supprimée par le metteur en scène lors de l'établissement de son premier positif, elles ne le sont qu'à la suite de discussions souvent passionnées, lors de la mise au point, par l'arbitre étranger à l'inspiration du scénario et à sa réalisation cinématographique.

Lorsque le « scénariste metteur en scène » est doublé, ce qui arrive quelquefois, d'un utopiste et d'un rêveur, il est prudent, il est nécessaire, je le répète, de lui adjoindre un homme de sens plus rassis qui, jugeant de sang-froid et sans emballerment les qualités et les défauts de l'œuvre, le conseille et réussit généralement à lui faire adopter les modifications utiles.

A ce propos, je me permets de rappeler un fait qui m'est personnel et j'espère que, si les yeux de mon ami A. G... tombent sur ces lignes, il ne m'en voudra pas de mon indiscrétion :

Dans un film remarquable et qui eut un succès très mérité d'ailleurs, l'auteur avait intercalé une scène qui, pour charmante qu'elle fut, aurait effarouché le public. On voyait un vieux domestique très dévoué à ses maîtres et davantage à leur progéniture, donnant un bain à un bébé déjà grand-let, le bouchonnant complaisamment et étalant pendant une cinquantaine de mètres, un mignon gamin dont la virilité s'affirmait d'une façon peut-être excessive.

Je me permis donc de conseiller, tout en gardant le tableau, d'en supprimer le « superflu » et de conserver seulement le passage du film où le bébé, étant de trois-quarts, ne montrait que son adorable petit râble.

Dame, ce ne fut pas sans cris et sans grincements de dents. L'auteur voulait à tout prix que le tableau fut intercalé intégralement dans le film. De haute lutte, j'enlevai cependant son acquiescement et supprimai le passage effarouchant.

Dans ce film, si j'ai bonne mémoire, j'eus deux ou trois occasions de discussions véhémentes avec l'auteur.

Dans une autre scène, on voyait un monsieur pousser négligemment des paperasses éparées sur son bureau et, par un fâcheux hasard, une lettre à lui écrite par une femme, glissait sur le sol, s'intercalait, tout à fait par hasard (cela ne se voit qu'au cinéma), dans les pages d'un livre gisant sur le tapis. Quelques instants après, un domestique, venant ranger le bureau, ramassait le livre puis, l'histoire serait trop longue à raconter en détail, la bibliothèque à laquelle appartenait ce livre était dispersée au feu des enchères et un aigrefin entraînait en possession du livre et de la lettre qui compromettait l'honneur de la signataire.

Au moment où la lettre glissait de la table, M. A. G... avait intercalé ce titre :

— Et la lettre de M... tomba dans le grand drame des hasards.

L'auteur se comprenait peut-être, mais j'affirme que 99 spectateurs sur 100 n'auraient pas compris. Je fis observer à M. A. G... que la rédaction de ce titre était un peu nébuleuse et je lui proposai une autre version qu'il n'adopta qu'après une discussion très vive qui se prolongea plus d'une demi-heure et, cependant, le lecteur en jugera, la version du metteur au point, moi en l'espèce, n'avait rien de révolutionnaire et respectait la pensée poétique de l'auteur ; je voulais substituer à sa phrase :

— Et la lettre de M... tomba dans les griffes du Destin, maître des choses.

Qui de nous deux avait raison ? Le lecteur appréciera.

Pour en terminer, car je crains d'abuser du droit de réponse, j'estime, qu'il s'agisse d'un film étranger ou d'un film français, que l'intervention d'un arbitre, c'est-à-dire d'un metteur au point connaissant bien le cinéma et tant soit peu lettré, ne peut être qu'utile et profitable et ne constitue pas, comme semblait vouloir le faire entendre mon honorable contradicteur, une superfétation.

HÉBERTAL.

Suzanne Grandais

En voyant projeter sur l'écran les derniers épisodes de *L'Essor*, on ne peut s'empêcher d'être profondément ému : ce sont bien là les derniers gestes et les derniers sourires de cette pauvre petite Suzanne Grandais qu'une mort tragique nous a enlevée, et qui a laissé tant de souvenirs parmi le public. Celui-ci la suivait à chacune de ses créations, et elle fut très justement une de ses artistes les plus aimées, les plus applaudies, les plus fêtées.

Lorsqu'elle signa, fin décembre 1918, son contrat avec la *Phocéa*, j'allai la complimenter et lui demander quels rôles elle allait interpréter. Je la trouvai toute joyeuse.

— Ne me demandez rien, car je ne sais encore quels sont les projets de mes nouveaux directeurs. Ce que je puis vous affirmer, et vous m'en voyez toute heureuse, c'est que je resterai en France et que je ne partirai ni pour l'Italie, ni même pour l'Amérique, malgré les mirifiques propositions qui m'ont été faites. Que voulez-vous, il me semble que si je tournais avec un metteur en scène et des artistes étrangers, quels que soient leur bienveillance et leur talent, je ne serais plus moi-même et que je perdrais un peu de cet espiègle enjouement que le public veut bien me reconnaître et applaudir.

En effet, le réel prestige du talent de Suzanne Grandais, ce fut son jeu sincère naturel et primesautier.

C'est au retour d'une tournée théâtrale qu'elle fit en Amérique du Sud, que Suzanne Grandais débuta au cinéma, chez Gaumont, sous la direction de MM. Louis Feuillade et Léonce Perret. Elle était toute jeune. Ses yeux rieurs donnaient de l'esprit au moindre scénario, et ses premières productions eurent une vogue immédiate. Le nom de Suzanne Grandais fut rapidement célèbre et les directeurs de cinémas n'avaient qu'à afficher la petite étoile de chez Gaumont pour faire de brillantes recettes.

La jeune étoile avait la tête près du bonnet, et, très indépendante, refusant de se laisser imposer des rôles qu'elle ne voulait pas interpréter, elle cessa de travailler avec ses metteurs en scène habituels.

C'est alors qu'en collaboration avec M. d'Auchy, elle tourna toute une série qui fit fureur tant en France qu'à l'étranger. Ensuite elle tourna une série de films d'un chic très parisien, et dont les scénarios très « article de Paris » obtinrent, particulièrement en Russie, en Allemagne et en Autriche, un inoubliable succès.

Vint la guerre, qui imposa à tant d'artistes cinématographistes une inaction forcée. Lorsque l'on recommença à « tourner », Suzanne Grandais fut une des artistes auxquelles les éditeurs demandèrent d'égayer l'écran et d'apporter, malgré les heures



Suzanne Grandais dans « L'Essor ».

Lire dans le prochain numéro l'interview de
William HART (RIO JIM)

tristes et anxieusement longues, un peu d'optimisme et de bonne humeur au public français.

En 1916, Suzanne Grandais signa avec les directeurs de *Eclipse* un contrat de trois ans, et elle fit sa rentrée sur l'écran dans une gentille petite comédie sans prétention, *Suzanne Professeur de flirt*, qui obtint un franc succès dû en partie à son spirituel talent.

Notre charmante divette, dont le jeu et la mimique avaient beaucoup d'analogie avec celui de la grande comédienne qu'est Mme Jeanne Granier, voulut interpréter un rôle sentimental et, sur l'écran de la salle du Colisée, le 23 Août 1916, nous la vîmes dans *Suzanne*, de MM. Louis Mercanton et René Hervil. L'espiègle soubrette était devenue une jeune première des plus sentimentales. Ce fut une révélation !...

Elle interprétait le rôle d'une jeune fille aimée et séduite par un étudiant, qu'elle ignore être l'héritier présomptif d'un trône. MM. G. Tréville, Jean Signoret et Mlle Marie-Louise Derval complétaient avec talent l'interprétation de ce film de 1.900 mètres qui eut un grand succès et dont la reprise à l'écran ne manquerait certainement pas d'intérêt. Puis nous eûmes *Le Tournant*, *Son Aventure* et, enfin, d'une note moins sentimentale, plus humoristi-



Suzanne Grandais dans "Mea Culpa"

que, plus spirituellement espiègle, plus à l'emporte-pièce, ces trois petits chef-d'œuvres : *Oh !... ce baiser*, *Midinettes* et *Le Tablier Blanc* qui furent des triomphes, non seulement pour Suzanne Grandais, mais encore pour l'édition cinématographique française.

En ce temps-là, les opérateurs de prise de vues n'avaient pas encore inventé le « flou artistique ! » et ils se contentaient, pour notre agrément, de faire de la photographie honnête.

Sous la direction artistique de M. G. Tréville, Suzanne Grandais tourna un mélodrame, *Lorena*, ce bon scénario permit à notre regrettée artiste de jouer encore une fois du drame !... ce dont elle raffolait, me disait-elle.

N'oublions pas une comédie *Le Siège des Trois*, de M. J. de Baroncelli, qui n'eut qu'un succès très relatif malgré tout le talent que déploya Suzanne Grandais.

Vint son contrat avec la *Phocéa*.

Sous la direction artistique de M. G. Champavert, Suzanne Grandais fut l'héroïne de *Mea Culpa*. En des scènes inoubliables, le talent si souple de cette parfaite comédienne nous émut profondément tant son jeu émotionnant était naturel, vécu, sincère.

De plus en plus, Suzanne Grandais voulait interpréter en des œuvres sentimentales, des rôles tristes. *Simplette* de M. René Hervil, lui donna l'occasion de jouer le rôle d'une jeune pre-

mière aimante et méconnue, fidèle malgré les outrages et dévouée jusqu'à la mort.

Mais, chassez le naturel, il revient au galop !...

Dans *Suzanne et les Brigands* et *Gosse de Riche*, de Ch. Burguet, nous retrouvâmes le minois pétillant d'esprit et de malice de notre amusante ingénue qui, en ces deux rôles et, tout particulièrement dans le dernier, retrouva l'inépuisable succès de *Midinette*.

À la sortie de la présentation de *Gosse de Riche*, les Directeurs à la fortune desquels son talent participa, l'attendaient pour l'applaudir. Suzanne Grandais n'osait pas sortir, et toutes ces cordiales sympathies manifestées l'intimidaient.

Ce fut ce jour-là que je la vis pour la dernière fois. Elle me disait sa joie de tourner *L'Essor* dont chaque épisode serait situé en une ville différente.

— Je vais faire mon tour de France !... puis, après, je débiterai, ou plutôt, je reviendrai pour quelque temps au théâtre.

Un brusque virage, un pneu qui éclate, une embardée et le capotage fatal à Jouy-le-Châtel, près de Rozoy-en-Brie, anéantit, avec tant de grâce et de talents, tous les



Cliché Phocéa.

Suzanne Grandais dans "L'Essor"

beaux projets de cette pauvre petite Suzanne qui fut tuée sur le coup ainsi que son opérateur de prise de vues, M. Ruette. C'était le 28 Août 1920.

Et le 1^{er} Septembre, une foule considérable d'amis, d'admirateurs et de *midinettes* accompagna de l'église de la Trinité au cimetière Saint-Vincent de Montmartre, Suzanne qui était née rue du Poteau et avait manifesté, un jour qu'elle était triste, le désir d'être enterrée tout près de la rue où s'était écoulée son enfance.

Quelques jours avant ce dramatique accident, Suzanne Grandais qui venait de parcourir l'Alsace, la Lorraine et les régions dévastées, était à Strasbourg.

Elle y reçut une lettre anonyme qu'elle montra en riant à son metteur en scène, M. Burguet. Dans cette lettre, on la suppliait de ne pas quitter Strasbourg avant une date indiquée : car, lui était-il dit, un très grave danger la menaçait. Comme il le fut constaté, cette date fut celle de la mort de Suzanne Grandais !... L'auteur de cette lettre ajoutait qu'il se ferait connaître si elle voulait bien se rendre au square, à l'heure d'un rendez-vous fixé, et qu'il lui dévoilerait tout ce qui pouvait menacer son avenir.

— Encore un amoureux qui s'imagine



Cliché Eclipse.

Suzanne Grandais dans "Midinette"

me faire marcher avec ses prédictions !... s'écria-t-elle gaiement. Lorsque Suzanne Grandais quitta Strasbourg et passa en auto devant le square, elle dit en riant à ses compagnons de voyage : « S'il n'est pas pressé, il peut toujours attendre. »

Plus heureux que les artistes de théâtre, les artistes cinématographiques se survivent à eux-mêmes. Gaby Deslys, Réjane, Suzanne Grandais sont toujours vivantes à l'écran !

Le soir même des obsèques de Suzanne Grandais, *Gosse de Riche* était projeté, en première semaine, sur les écrans



Cliché Eclipse.

Suzanne Grandais dans " La Petite du 6 "

des principaux cinémas de Paris. Et ce sourire si fin, si spirituel, si parisien, si montmartrois, semblait vouloir narguer notre tristesse et nous dire : « Allons, mon vieux, sèche tes larmes, tu vois bien que la petite Suzanne Grandais n'est pas tout à fait morte, et que tu pourras toujours lui apporter ton souvenir ému en venant l'applaudir sur l'écran, et lui faire hommage de cette fleur impérissable que j'aimais tant, le souvenir et le succès !... »

V. GUILLAUME-DANVERS.

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Le prochain film de D. W. Griffith aura le diable pour héros, car c'est définitivement, *Faust* qu'il tournera d'ici peu.

Après une expérience malheureuse, Lilian Gish revient au grand maître et incarnera Marguerite.

— Mabel Normand, de nouveau avec Mack Sennett, commence *Molly 6*, qui sera un second *Mickey*.

— George Fitzmaurice entreprend pour Paramount, *Expérience*. Richard Barthelmess (le Chinois du *Lys brisé*) personnifiera « La Jeunesse » et Marjorie Daw (partenaire de D. Fairbanks dans *Douglas a le sourire*) « L'Amour ». Les autres rôles seront tenus par des artistes également célèbres.

— La nouvelle production de Cecil B. de Mille, qui devait s'intituler *Five Kisses*, mais reste *Les Affaires d'Anatole*, comprend dans sa distribution : Wallace Red, Gloria Swanson, Elliott Dexter, Bebe Daniels, Monte Blue, Wanda Hawley, Agnès Ayres, Theodore Roberts, Théodore Kosloff, Dorothy Cumming, Raymond Hatton, Julia Faye. Les sept premiers sont stars.

Le scénario est adapté de la célèbre pièce de Arthur Schnitzler, par Jeanie Macpherson. Les décors et les costumes sont dessinés par notre compatriote Paul Iribe.

— Fred Niblo, mari d'Enid Bennett et réalisateur de *The mark of zono* avec D. Fairbanks, mettra en scène le film de ce dernier *Les Trois Mousquetaires*.

— *The four horsemen of the Apocalypse*, de Vicente Blasco Ibanez, mis en scène par Rex Ingram, vient d'être présenté à New-York avec succès. Ce film est une excellente propagande pour notre pays.

S.-C.

Les Responsables

Comédie dramatique en 5 parties

avec

FANNIE WARD

ÉDITION PATHÉ

Ellen Neal, petite employée dans une maison de couture, prendrait bravement parti de son existence modeste si, en ren-

temps, a quitté la couture pour « vivre sa vie », ce qui équivaut à dire qu'elle a jeté son bonnet par-dessus les moulins. Elle



CLICHÉ PATHÉ

trant chez elle, elle trouvait un intérieur gai et accueillant.

Mais son père, la plupart du temps ivre, la brutalise, ainsi que sa mère, et une nuit, comme la jeune fille, entraînée par une de ses amies, est rentrée tard, il la jette à la porte.

Elle n'a d'autres ressources que d'aller retrouver son amie qui, depuis quelque

conduit Ellen dans un thé-dancing, la fait engager comme danseuse ; puis Cockley, un viveur et un débauché, sous prétexte d'aller finir la nuit dans un joyeux établissement de nuit, la conduit dans un hôtel borgne. Lorsqu'Ellen comprend son dessein, elle essaye vainement de fuir, Cockley a fermé la porte. Heureusement pour elle, une descente de police intervient à temps,



Ellen Nea à la maison

CLICHÉ PATHÉ

mais la jeune fille est envoyée au poste et libérée au bout de quelques jours après l'infamant interrogatoire, elle se retrouve sans ressources, sur le pavé.

Protégée par la présidente d'une œuvre charitable, elle entre, en qualité de femme de chambre, dans une famille austère, chez les Fulton.

Bien qu'avertie par sa pitoyable aventure, Ellen ne peut se défendre contre sa jeunesse :

Et toute chose rir en la saison nouvelle disait Ronsard. Ellen subit donc l'attraction de tous les jeunes êtres vers le bonheur et vers l'amour.

Celui qui le lui a inspiré est Hugh, le fils des Fulton, qui, après un court roman, est appelé à partir sous les drapeaux...

Malheureusement, leur idylle n'a pas été stérile.

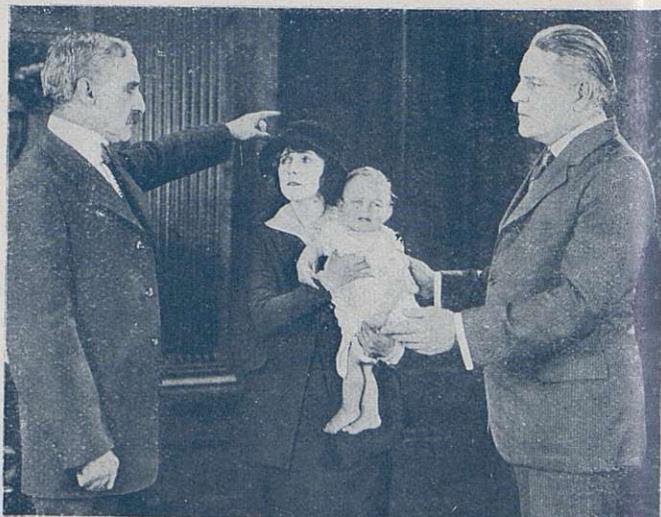
L'état d'Ellen ne peut bientôt plus se dissimuler ; elle est chassée honteusement. Et les lettres d'Hugh à son adresse étant interceptées par Mme Fulton, elle peut se croire définitivement abandonnée.

Elle prendrait, sans doute, une résolution désespérée, si l'existence fragile qui se développe en elle ne la rattachait à la vie, par un lien frêle, mais solide. Pour l'enfant, elle ose réclamer l'assistance des sévères Fulton, et opposer, à leur refus hautain le verdict des lois.

Les Fulton, conseillés par John Barnette, juge au Tribunal civil, et leur ami particulier, fouillent le passé d'Hélène et découvrent sa fâcheuse aventure avec Cockley. Celui-ci, que la jeune fille a toujours rebuté, n'hésitera pas devant un faux témoignage.

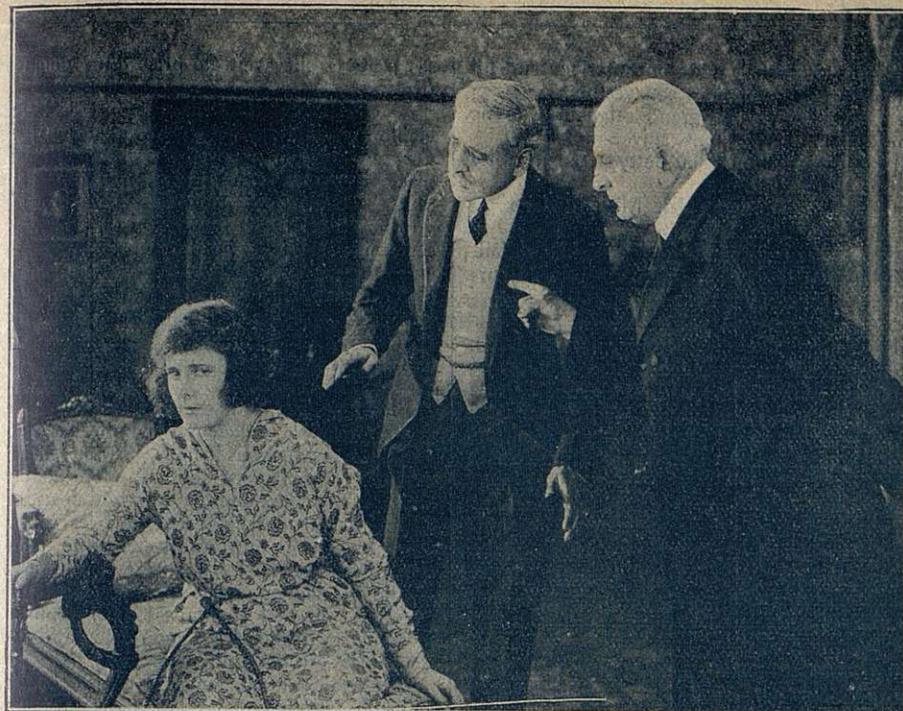
La mère d'Ellen est également appelée à témoigner, et un coup de théâtre se produit parmi ces gens à principes rigides et à morale intransigeante. Madame Neal révèle qu'elle n'est pas la mère d'Ellen, et si la jeune fille est devenue le jouet des événements, c'est parce que l'auteur de ses jours abandonna jadis sa mère. Or, ce père, responsable du malheur de son enfant, c'est John Barnett lui-même.

Enfin, Hugh Fulton, couvert de gloire, revient de la grande guerre. Il n'a jamais désavoué son amour, et un dénouement heureux apaisera toutes les consciences.



Pour l'enfant

CLICHÉ PATHÉ



CLICHÉ PATHÉ

— C'est ma pauvre tête, docteur, je suis si fatiguée.

La Substitution

III. — Les deux Lettres

— Laissons-le s'impacienter un peu ! grommela Blake. Ça lui fera du bien Il sera plus content de te revoir !...

M. Morton, alarmé de se trouver seul, regardait de tous côtés, semblant se demander s'il n'était pas victime d'une mauvaise plaisanterie, ou si on ne l'avait pas attiré dans quelque traquenard en se servant de Maud.

Enfin, l'aventurier jugea que le moment était venu d'agir.

Il s'entoura le bas du visage d'un foulard de soie qui dissimulait ses traits ; puis, prenant son revolver dans sa main, il s'avança vers l'industriel.

D'un mouvement instinctif, celui-ci avait levé le bras, comme pour lui montrer qu'il n'avait aucune intention malveillante envers lui.

Blake s'approcha et s'inclinant dans un grand geste de politesse :

— Monsieur Morton, je vous salue...

— Mon enfant ? s'écria l'autre avec anxiété. Elle est ici ?

— Elle est là, monsieur Morton ! répondit Blake avec calme. Saine et sauve, et prête à vous être rendue !...

Un rictus sardonique passa sur son visage.

— Seulement, continua-t-il, nous avons un compte à régler ensemble, n'est-ce pas ?

— Tout ce que vous voudrez, balbutia M. Morton, de plus en plus angoissé. Mais hâtez-vous de me rendre ma fille...

Il sortit de sa poche la liasse de bank-notes dont il s'était muni.

— Comptez, dit-il, et finissons-en !...

Fred, cependant, ne tendit pas la main.

— Minute, fit-il, sans se presser. Vous êtes un gentleman. J'ai confiance en vous. Vous allez me donner votre parole d'honneur que vous ne mettez qui que ce soit au courant de cette entrevue.

Le malheureux père eût promis n'importe quoi pour retrouver Maud au plus vite.

— Je vous le jure, fit-il d'une voix haletante.

— C'est bien. Je suis certain que vous tienez votre serment. Vous comprenez que la police n'a rien à faire dans nos petites affaires. A présent, remettez-moi l'argent, ajouta-t-il d'un ton engageant, et je vous conduirai auprès de miss Morton.

Il prit le paquet que son interlocuteur lui offrait et, le serrant dans son veston :

— Voyez si je suis grand seigneur ! Je ne compte même pas. Allons, suivez-moi.

Il entra dans le fourré où Betty se tenait, assise sur un tronc d'arbre.

— Maud ! s'exclama M. Morton dans un cri, en l'apercevant.

Et, les yeux brillants de larmes de joie, défaillant d'une émotion qu'il était incapable de surmonter, il ouvrit les bras.

Betty s'y jeta.

Ils demeurèrent ainsi longuement enlacés, tandis que Blake, les laissant discrètement, se retirait et, faisant signe de loin au « Rat » que tout avait parfaitement réussi, sautait avec lui dans leur auto, qui les emmenait rapidement.

M. Morton ne vit pas même disparaître le bandit.

Il ne pensait qu'à sa fille et à son bonheur de la serrer sur son cœur.

— Ma chérie ! Ma pauvre petite chérie !...

Quant à Betty, elle jouait à la perfection le rôle difficile qui lui incombait. Elle ne prononçait pas une seule parole comme si l'émotion lui serrant la gorge l'en empêchait.

Elle s'était contentée de se blottir contre la poitrine de M. Morton et semblait s'abandonner avec ivresse aux marques de tendresse qu'il lui prodiguait.

Ce silence finit, cependant, par surprendre M. Morton.

— Qu'as-tu, mon enfant aimée ? Es-tu souffrante ?... s'exclama-t-il, tout alarmé. Pourquoi ne me dis-tu rien ? Pourquoi demeures-tu ainsi interdite ?

Betty sentait qu'un seul mot imprudent de sa part risquait de compromettre toute la situation.

Alors, elle poussa un profond soupir, passa sa main sur son front, comme si elle éprouvait une douleur aiguë :

— Je ne me sens pas bien ! gémit-elle d'une voix éteinte... J'ai si mal à la tête !...

IV. — La consultation

Ramenée avec les plus grands ménagements à River-Side par Mr Morton désolé de l'état d'hébètement fébrile où il voyait sa fille, Betty se reposait maintenant dans la chambre de celle dont elle avait pris la place.

Elle était si faible, se tenait sur ses jambes avec tant de peine qu'il avait été obligé de l'y conduire lui-même en la soutenant ; la secousse reçue par son cerveau au milieu de tous ces événements dramatiques avait été si forte qu'elle semblait même ne plus reconnaître les lieux qui lui étaient familiers.

Elle était tombée sur un fauteuil, faisant signe de la main qu'elle désirait être seule et, tandis que le pauvre père, sérieusement inquiet, était redescendu téléphoner à son médecin de passer chez lui sans tarder, elle s'était pressée de tirer le verrou de la pièce afin d'être certaine qu'on ne viendrait point la déranger.

Alors, une expression gavroche avait détendu

ses traits et elle avait été prise d'un violent fou rire :

— Ouf ! s'esclaffa-t-elle, ça y est. C'est cette vieille fripouille de Fred qui avait raison ! Tout s'est admirablement passé ! Me voilà dans la place. Il n'y a pas à dire, l'amour paternel est plutôt aveugle. Cet imbécile de Morton n'y a vu que du feu ! Un peu rasant, le papa... Je le sèmerais volontiers, par exemple, continua-t-elle en reprenant son sérieux. Ce n'est pas tout cela. Il s'agit maintenant de bien jouer mon rôle. Je suis une jeune fille du meilleur monde. Je dois avoir des manières distinguées et un langage choisi. Il faudra que je me surveille rudement, ou gare les gaffes !...

Elle regardait, tout en parlant, autour d'elle, et examinait la délicieuse chambre à coucher que M. Morton avait installée à Maud, avec ses meubles anciens, ses tentures de soie claire, ses tapis moelleux comme du gazon épais, et les mille bibelots qui égayaient tous les coins.

— Mazette ! murmura-t-elle avec admiration, quel chic, ici ! J'y passerais bien ma vie !

Elle fit claquer joyeusement ses doigts :

— Ça me va ! Il y a assez longtemps que je traîne la dèche. C'est mon tour, après tout, de rouler sur des millions..

Elle avait aperçu, sur une chaise, le déshabillé de satin rose que Jenny avait, soubrette bien stylée, préparé pour sa maîtresse.

Elle le prit et le contemplant avec une volupté ineffable :

— Est-ce assez ravissant ! C'est un simple chef-d'œuvre et ça vient de chez le premier faiseur de New-York ! Evidemment, réfléchit-elle, je devrais sonner ma femme de chambre pour m'aider, mais il faut pour le moment me garder à carreau ! De la prudence ! Servons-nous seule. J'en ai encore l'habitude !

Elle se devêtit elle-même et ayant passé l'élégante toilette d'intérieur, se mira longuement dans la psyché du cabinet de toilette.

— Ah ! soupira-t-elle, j'étais née pour le velours et la soie, moi ! Le luxe, c'est mon affaire !

Et de fait, Betty était délicieuse ainsi, aussi jolie que sa sœur elle-même.

S'arrachant à regret à sa contemplation, elle se mit en devoir d'ouvrir les armoires et de fouiller dans les tiroirs des meubles, poussant de petits cris de joie à tout ce qu'elle découvrait.

M. Morton avait gâté sa fille et elle possédait une garde-robe de princesse.

Betty n'eût pas été femme si elle n'eût pas pris plaisir à déployer, d'une main fébrile, ces lingeries fines, ornées de véritables dentelles, ces jupons vaporeux de toutes les nuances, et ces corsages multicolores lamés d'or ou brodés d'arabesques gracieuses.

Ainsi, tout cela lui appartenait désormais !

Il lui semblait qu'elle s'éveillait dans un rêve merveilleux. Elle n'eût jamais osé espérer une telle fortune et elle tremblait d'un bonheur épanoui.

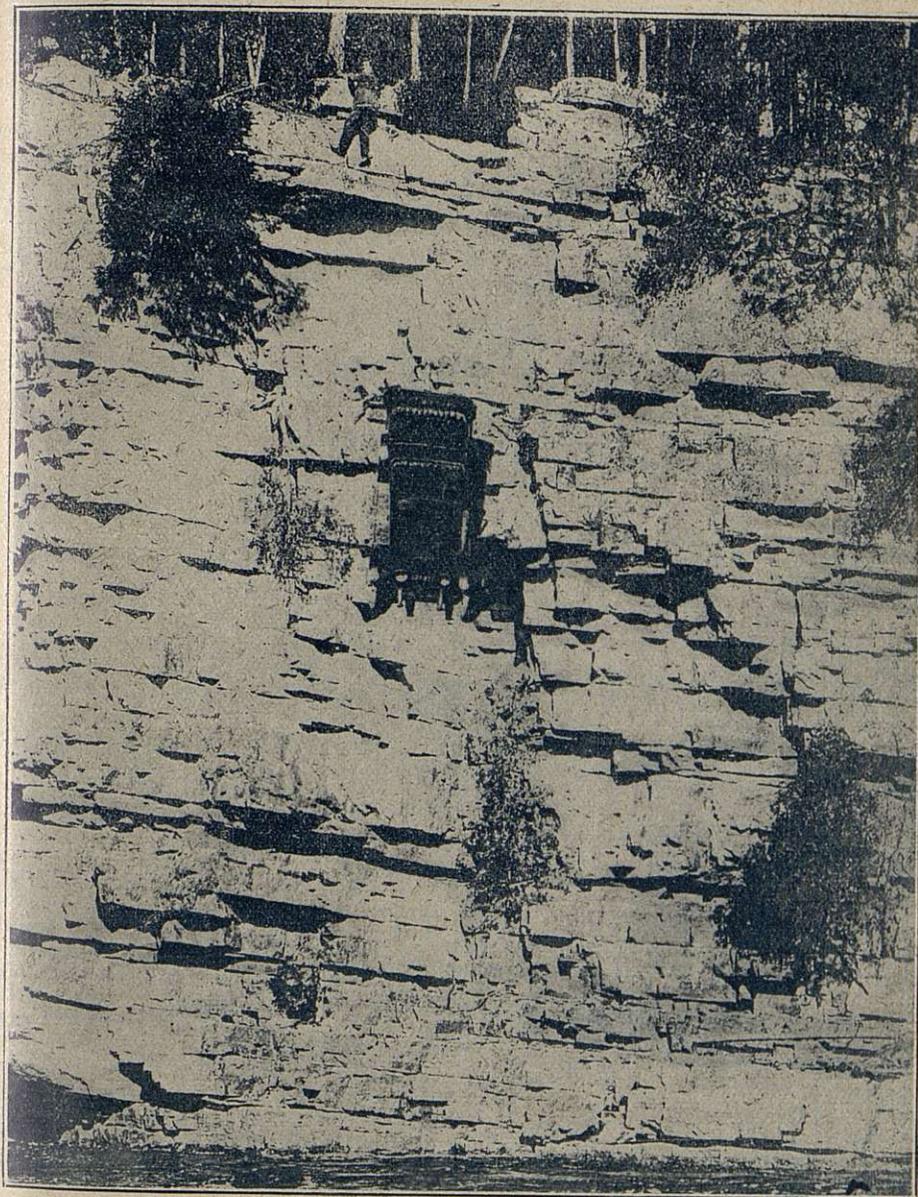
Mais, soudain, son front s'assombrit.

— Tout cela, c'est très bien, murmura-t-elle, mais ce n'est pas tout ! Ma petite Betty, le

difficile va commencer. Tu ne saurais trop faire attention si tu veux que cela dure ! Tu ne pourras pas toujours garder cette attitude douloureuse et lasse. Il va falloir vivre avec le papa

ce qu'en dit cet excellent Blake, ce ne sera pas commode !

Elle demeura songeuse, un instant, comme sentant déjà le fardeau de ce qu'elle entreprenait



CLICHÉ PATHÉ

L'automobile alla s'effondrer dans le précipice.

Morton et faire connaissance avec toutes les relations ! Tu ne connais rien des habitudes de la maison. Il s'agit donc d'ouvrir l'œil et de ne pas conduire ta barque avec une gaffe ! Malgré

peser lourdement sur ses épaules. Elle hésitait une dernière fois.

Mais son caractère insouciant reprit bientôt le dessus.

Elle fit une pirouette, haussa les épaules et s'écria :

— Bah ! Arrive qui plante !

Elle avait pris sur un petit guéridon en bois de rose un étui d'argent rempli de ces cigarettes légères que les Américaines grillent du matin au soir :

— Quelle veine ! s'exclama-t-elle, on fume ici !...

Et elle s'appretait à en allumer une quand, soudain, on frappa à la porte.

La voix de M. Morton se fit entendre :

— C'est moi, chérie.

— Sapristi !... grommela-t-elle entre ses dents, voilà mon raseur de père... Qu'est-ce qu'il me veut encore pour me barber ainsi ?

Mais elle ne pouvait se refuser à lui ouvrir. Elle tourna la clé.

M. Morton apparut sur le seuil. Il était accompagné d'un homme aux cheveux blancs et à l'air grave.

Et, s'effaçant devant lui :

— Voulez-vous entrer, docteur ?

— Allons bon ! se dit Betty en jetant avec humeur sa cigarette dans la cheminée, il ne manquait plus que cela ! On ne va donc pas me laisser tranquille !

Et, s'effondrant dans un fauteuil, elle reprit son air hagard et sa pose languissante.

— Mon cher docteur, expliquait pendant ce temps l'industriel, je vous ai prié de venir parce que je suis inquiet au sujet de ma fille. Vous la soignez, vous la connaissez bien par conséquent. Vous savez qu'elle est d'un tempérament généralement gai et enjoué. C'est un oiseau sur une branche ! Eh bien, continua-t-il, depuis les tragiques événements que je vous ai rapidement contés, je ne la retrouve plus. Elle n'est plus la même. Elle est affaissée et sombre, elle ne quitte plus sa chambre et ne veut voir personne...

Le docteur Working s'était assis à côté de Betty, lui avait pris le poignet et lui tâta le pouls, tout en écoutant son interlocuteur et en approuvant de la tête ce qu'il entendait.

— C'est le médecin de la famille ! songeait la jeune femme. Il faut me tenir sur mes gardes. Bien malin s'il arrive à tirer quelque chose de moi !

— Pas de fièvre, murmurait le docteur, pouls normal...

Et, tout haut, il reprit :

— Voyons, mademoiselle, expliquez-moi un peu ce que vous ressentez exactement. Où souffrez-vous ?

Betty, d'une voix brisée, répondit :

— C'est ma pauvre tête, docteur... Je suis si fatiguée !

— Evidemment, on ne subit pas des secousses comme celle-là sans en supporter violemment le contre-choc ! Mais, dites-moi, vous n'éprouvez aucune douleur particulière ? Vous n'avez pas reçu de coups de vos agresseurs ?

— Je suis si lasse ! balbutia la complice de Blake, comme si elle éprouvait une insurmontable fatigue à parler.

— Mademoiselle, insista son interlocuteur, je vous en prie, racontez-moi ce qui s'est passé pendant que vous avez été prisonnière...

Il sembla que sa cliente allait répondre. Ses yeux brillèrent. Elle se redressa. Puis, tout à coup, elle retomba sur les coussins, haletante et, dans un souffle, passant la main sur son front, elle répondit lentement :

— Je ne me souviens plus !

Le docteur en savait assez. Il fit signe à M. Morton et, se levant :

— Reposez-vous bien, mademoiselle. C'est tout ce dont vous avez besoin pour le moment. Je reviendrai vous voir dans quelques jours.

Les deux hommes sortirent.

Mais l'industriel n'avait point refermé la porte derrière lui que Betty sautait brusquement sur ses pieds, esquissait un joyeux entrechat et fredonnait, sur un air de music-hall canaille :

— Espèces de poires, on ne m'a pas comme cela, lon-la !

M. Morton avait conduit le médecin dans son cabinet de travail :

— Eh bien, docteur ? l'interrogea-t-il avec inquiétude.

L'autre le rassura :

— Rien de grave à mon avis, cher monsieur. Votre fille a reçu un choc, elle en éprouve les effets. Ce choc a été très violent. Rien d'extraordinaire à ce que les effets soient identiques...

— Que dois-je faire ?

— Rien ! Attendre ! Tout cela s'atténuera peu à peu... la tranquillité reviendra... et la mémoire aussi. Laissez votre fille se reposer. Distrayez-la, et surtout ne vous faites pas inutilement du mauvais sang. Je répons de la guérir.

— Dieu vous entende, docteur, soupira le malheureux père. Cela ne m'empêche pas d'être bien tourmenté !

Il avait accompagné le médecin jusqu'à la grille du jardin. Il lui serra affectueusement la main et le quitta.

— Tout cela est fort extraordinaire ! murmura-t-il en rentrant. Mais ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que je sois sans nouvelles de Ralph ! Que lui est-il arrivé ? Qu'est-il devenu ? Il faut d'ailleurs que je me garde bien de parler de lui à Maud, de crainte d'exaspérer encore son état nerveux...

Son chauffeur, revenant à la villa, se chargea de le renseigner.

Il avait vainement attendu le jeune homme à l'endroit où celui-ci l'avait laissé.

Puis, ne le voyant point réparaître, perdant patience, il avait regagné la villa.

— Il est venu, en courant, me demander une pince, expliqua-t-il, et il est reparti aussi vite !

— Cependant, objecta M. Morton, vous m'avez dit qu'il avait rencontré un individu qui faisait partie de la sinistre bande et que, par lui, il avait appris l'endroit où l'on retenait ma fille prisonnière...

— Oui, monsieur !

— Il faut croire que ce n'est pas exact puisque miss Maud est ici, dans sa chambre !

Le chauffeur laissa retomber ses bras, d'un geste découragé.

— Ma foi, monsieur, conclut-il, je n'en sais pas plus long !

V. — Où le jeune Douglas réparait

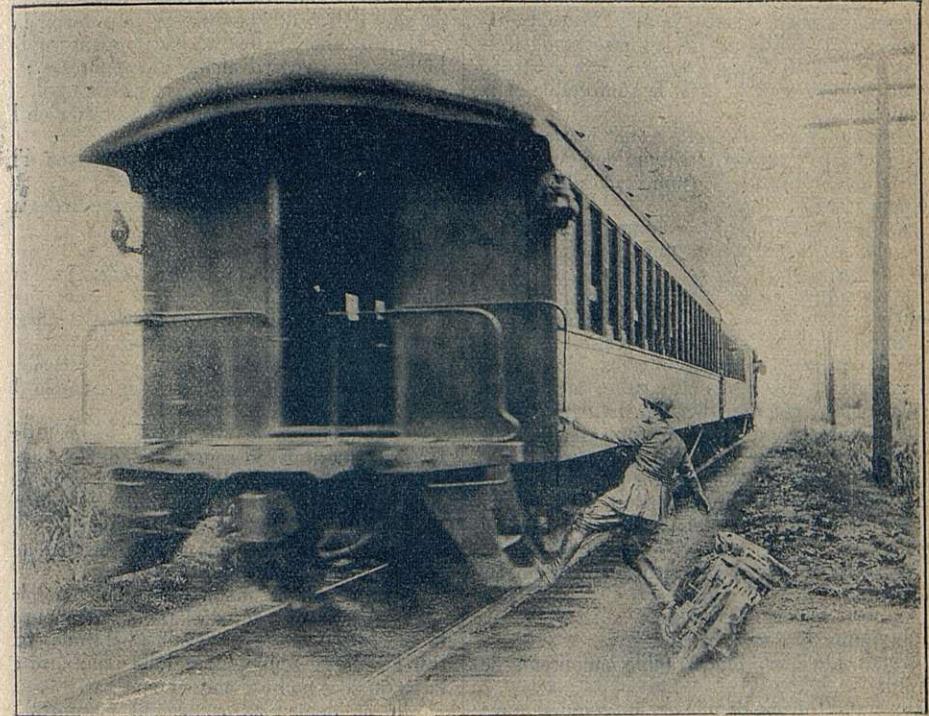
Le docteur Working avait vu juste.

Peu à peu, miss Morton semblait reprendre son calme et s'intéresser, de nouveau, à tout ce

Mais il mettait ce brusque changement sur le compte des épreuves qui l'avaient bouleversée et, le cœur un peu gros, attendait patiemment, selon le diagnostic du médecin, qu'elle guérît complètement.

En attendant, il s'occupait de suivre les conseils de celui-ci et de distraire sa fille son premier soin, dès qu'elle lui parut aller un peu mieux, fut d'inviter quelques amis.

Ce soir-là, aidée par Jenny, Betty avait revêtu



CLICHÉ PATHÉ

Il s'agrippa à la poignée du marchepied

qui se passait autour d'elle. C'est que Betty commençait à s'initier prudemment à la vie de la villa de River-Side et rentrait de plus en plus dans la peau de son personnage.

Elle écoutait et elle regardait. Cela lui suffisait pour jouer son rôle avec une assurance croissant sans cesse et, à mesure qu'elle connaissait les habitudes de la maison, pour sortir de la réserve où elle était, tout d'abord, demeurée.

Personne, autour d'elle, ni John qui était depuis plus de dix ans à son service, ni Jenny qui l'approchait, du matin au soir, ne se fussent jamais doutés, une seule minute, de l'étrange substitution.

Il n'y avait que M. Morton qui ne trouvait plus dans sa fille la tendresse confiante et l'affection dévouée de tous les instants auxquelles elle l'avait accoutumée.

la plus jolie toilette de Maud, une robe de tulle mauve, entièrement pailletée d'argent.

Elle lui allait à ravir et semblait avoir été faite pour elle.

La jeune femme était enchantée. Elle se trouvait belle. Jamais elle n'avait porté une toilette pareille, même en rêve.

Elle ne cessait de s'admirer dans la glace et se tournait dans tous les sens, comme si elle eût voulu qu'aucun détail ne lui échappât de son élégance et de son harmonie.

— Mademoiselle est devenue joliment coquette, songeait la femme de chambre. C'est de son âge, après tout.

— Si le « Rat » me voyait, murmurait Betty en elle-même, de son côté, tandis que l'autre était en train d'achever de l'habiller en mettant dans ses cheveux un magnifique peigne de diamants, ce qu'il serait épaté, hein !... Pauvre cher

« Rat » ! Il me manque ! C'était un joli compagnon ! Je regrette d'avoir été obligée de le laisser là-bas, à battre la purée.

Et, malgré elle, sa pensée allait dans les appartements misérables où, depuis son enfance, elle avait vécu avec Blake et sa bande et à la vie équivoque de misère et de perpétuelle « struggle for life » qu'elle avait menée jusqu'alors, plus pesante chaque jour.

Mais aujourd'hui, avec sa chevelure blonde, sa taille élancée, ses grands yeux clairs, la délicatesse même de ses traits qui rappelaient à s'y méprendre ceux de sa sœur jumelle, Betty, transformée, était délicieuse de jeunesse et de fraîcheur, comme si, jusqu'à présent, son existence s'était écoulée dans le luxe, le confortable et la tranquillité.

Descendant au salon, elle s'était assise à une petite table et regardait un album de gravures de mode, tandis que M. Morton était allé donner quelques derniers ordres.

Et, tout en feuilletant le volume ouvert devant elle, elle réfléchissait avec une angoisse sourde qui lui serrait le cœur :

— Attention ! ma petite. Cette fois, cela devient plus grave ! Tu vas faire ton entrée dans le grand monde. Seulement, méfie-toi ! Les amis de ton papa, moins indulgents, seront plus clairvoyants ! A la plus petite gaffe, au moindre mot déplacé, tout sera flambé... Et dame, tu as dans ce moment une situation trop agréable pour risquer de la perdre !

Elle se mit à chantonner, en tapotant sur la table en guise d'accompagnement :

— « Il suffit... Je tiens trop à mon nouvel emploi... »

Mais elle se tut, et prit brusquement un air gracieux.

La porte venait de s'ouvrir.

Un jeune homme entra.

C'était Douglas, l'incorrigible amoureux de Maud.

Revenu d'Europe depuis quelques jours, après un petit voyage fait pour la maison de son père, il avait trouvé l'invitation de M. Morton et n'avait eu garde d'y manquer.

Il avait souvent, pendant son absence, pensé à la jolie créature dont il était toujours épris.

— Il faudra bien qu'elle finisse par consentir à m'écouter, déclara-t-il. Je l'aime ! Je suis riche, pas trop mal tourné... Ma famille serait enchantée de ce mariage. Il n'y a donc aucune raison pour qu'elle continue ainsi à me refuser une réponse. Ce soir, je brûle mes vaisseaux, et je l'oblige à se décider !

Et c'était avec ces dispositions qu'il se rendit à River-Side.

En entrant dans le salon, son visage s'éclaira d'un sourire de joie.

Miss Morton était seule.

Il devait profiter de cet heureux hasard pour la forcer à se prononcer.

Il s'avança vers elle, et s'inclinant cérémonieusement :

— Mademoiselle, dit-il, je dépose à vos pieds mes plus respectueux hommages...

Tout en lui tendant la main, qu'il baisa avec ferveur, Betty songeait en elle-même :

— Ah ça, qu'est-ce que c'est que cet olibrius ?... A quel titre est-il ici ? Dois-je être réservée ou familière avec lui ? Voilà le hic !... Demeurons sur nos gardes et répondons-lui avec prudence !

Mais Douglas continuait, sans s'apercevoir dans sa joie de la froideur avec laquelle il était accueilli.

— Voulez-vous me permettre de m'asseoir un instant auprès de vous, miss Morton ? Je suis tellement heureux de vous revoir !...

Il prit une chaise et, enveloppant sa belle hôtesse d'un regard chargé de tendresse :

— Ah ! mademoiselle, commença-t-il, j'ai bien pensé à vous pendant mon voyage en Europe...

— Tiens ! s'écria Betty, vous arrivez d'Europe ?

— Ne vous avais-je pas annoncé mon départ ? répartit Douglas très étonné.

Elle se mordit les lèvres :

— Excusez-moi, murmura-t-elle, je l'avais oublié.

— Est-ce donc là, soupira-t-il avec chagrin, tout l'intérêt que vous me portez ?

Comme elle restait absolument insensible à sa mine désolée, il reprit avec un tremolo dans la voix :

— Tandis que le *Gigantic* s'éloignait de la terre d'Amérique, je songeais à tout ce que j'y laissais. Le souvenir de vos grands yeux clairs et de votre chevelure d'or remplissait tout mon cœur. Et alors, je me disais : pense-t-elle à moi ?... Elle ! Celle que j'aime, et que je ne cesserai jamais d'aimer ?

Betty l'écoutait maintenant toute perplexe.

Ce n'était point les déclarations d'amour qui la troublaient. Elle en avait l'habitude, et ce soir-là, elle se sentait assez jolie pour être certaine qu'elles ne lui manqueraient pas.

Elle se demandait seulement comment elle devait accueillir les propos de cet amoureux dont elle ne connaissait rien, pas même le nom.

Dans quels termes miss Morton était-elle avec lui pour qu'il lui parlât ainsi ? Etaient-ils fiancés ou en passe de le devenir ? M. Morton était-il au courant de ce flirt et l'encourageait-il ?

Elle faisait de vains efforts pour le découvrir. Froide et souriante, tour à tour, elle semblait vouloir, à la fois, encourager et désespérer son soupissant.

Mais le résultat qu'elle obtenait était tout autre que celui qu'elle eût pu attendre.

Maud, affectant de ne pas prendre au sérieux la passion du jeune Douglas, arrêtait tous ses élans d'une parole railleuse et tranchante.

Ne semblait-il point à celui-ci que cette fois-ci elle avait changé de ton envers lui ?

Avait-elle réfléchi ? Elle l'écoutait avec plus d'attention et moins d'ironie.

Douglas, heureux de cette constatation, qui lui permettait les plus grands espoirs, fouillait dans sa poche et continuait d'un ton entendu :

— Vous savez que j'ai toujours mon petit

carnet... celui où j'ai écrit toutes les demandes en mariage que j'ai eu l'honneur de vous adresser. Et aussi, ajouta-t-il avec résignation, vos refus obstinés...

Il le feuilleta, puis, le lui tendant :

— Regardez ! Treize fois déjà !... C'est de la constance, n'est-ce pas ? Aussi laissez-moi espérer aujourd'hui que ce sera la dernière !...

Betty baissa malicieusement les yeux.

Mais, derrière ses paupières mi-closes brillait une joie intense. N'avait-elle pas toujours eu l'intuition qu'elle ferait un jour un beau mariage ? Blake s'était moqué d'elle. Mais voilà cependant qu'un homme charmant et riche (sans nul doute) lui demandait sa main ! Que risquait-elle à accepter ? Il serait toujours temps plus tard, de s'apercevoir qu'il y avait erreur sur la personne.

— Miss Morton, reprit Douglas, rouge d'émotion, voulez-vous accepter que nous soyons officiellement *engaged* ?...

Elle se troubla, comme cela était indispensable et, dans un souffle, retenant avec peine une formidable envie de rire, balbutia avec toute la pudeur qui convenait à une jeune fille bien élevée :

— Oui !

Déjà son compagnon était à ses genoux et couvrait ses mains de baisers affolés :

— Maud ! s'écriait-il, ma fiancée chérie ! Comme vous me rendez heureux ! Comme mon père va être satisfait ! Je ne pouvais envisager un pareil bonheur !

A ce moment, M. Morton apparut sur le seuil et il demeura cloué de stupeur par le spectacle inattendu qu'il avait sous les yeux.

Douglas, tournant la tête, l'aperçut et, se levant, se précipita vers lui.

— Ah ! Monsieur Morton, s'exclama-t-il, fou de joie, je suis content ! Maud vient de s'engager avec moi !

L'industriel était déconcerté, au point qu'il ne trouva rien à répondre.

Il croyait sa fille promise à Ralph Gordon, ce brave et loyal garçon à qui elle devait la vie, et qui lui avait montré le plus admirable dévouement. Ne lui avait-elle pas elle-même annoncé leurs fiançailles ? N'avait-il point approuvé son choix ?

Et voilà maintenant qu'elle lui déclarait que c'était Douglas qu'elle choisissait !

Certes, le fiancé était d'excellente famille. Il était lui-même l'ami de son père. Il ne pouvait donc rien reprocher à ce mariage !

Cependant, il lui était impossible d'approuver que sa fille oubliât si vite son sauveur !

Il regarda Douglas... Il regarda Maud.

Ils avaient l'air parfaitement satisfaits l'un et l'autre, et il songea, pour se consoler de sa déconvenue, que le bonheur ne pouvait que hâter la guérison de sa chère malade.

Alors, il se tut, renonçant à comprendre l'instabilité du cœur féminin.

VI. — Auto contre train

Quand la torpédo qui emmenait Ralph était arrivée, à toute allure, devant le ravin entr'ouvert, le jeune homme, comprenant immédiatement le danger, n'avait rien perdu de son sang-froid. Il avait sauté, d'un bond, hors de l'auto.

Il était temps.

Celle-ci, culbutant sur elle-même, allait s'effondrer dans le précipice profond, tandis qu'il parvenait à saisir au passage une branche qui l'arrêtait dans la chute.

Après s'être remis de cette effroyable émotion, il était revenu sur ses pas, mais il n'avait plus trouvé le chauffeur de M. Morton qui, las de l'attendre vainement, était retourné chez son maître.

Alors, jugeant inutile de continuer sa poursuite, il avait regagné New-York, désolé d'avoir perdu la trace du complice de Blake.

Cependant, il n'abandonna pas pour cela la partie. Il réfléchit qu'il était probable que les bandits s'inquiéteraient de ce qui se passait à River-Side et il résolut, en conséquence, sans s'y montrer de crainte de leur donner l'éveil, d'exercer de ce côté-là une étroite surveillance. Son idée était bonne.

Maud, séquestrée dans un des repaires où la bande avait trouvé toujours une hospitalité complète, et la substitution de Betty opérée auprès de son père, Blake avait, en effet, donné au « Rat » l'ordre de recommencer son espionnage et de ne rien perdre des allées et venues des hôtes de la villa.

Ce fut ainsi que Ralph surprit celui-ci rôdant dans les environs, sa bicyclette à la main.

Il allait se jeter sur lui, mais Barney était aussi aux aguets.

Il aperçut son adversaire, sauta en selle et prit la fuite.

Ralph s'élança à sa recherche.

Il était écrit que ce jour-là il jouerait de malheur.

Il n'avait pas fait dix mètres qu'un homme, bondissant soudain sur lui, le serrait à la gorge : c'était Tracy appelé par son service à River-Side.

— Cette fois, damné coquin, cria le détective, je te tiens !...

Il avait parlé trop vite. Ralph s'était dégagé et d'un coup de poing vigoureux dans l'estomac l'envoyait rouler sur la chaussée.

Puis, apercevant une auto qui passait, il courut après elle et parvint à s'accrocher à la capote.

Tracy, cependant, s'était aussitôt relevé. Un taxi venait vers lui. Il le réquisitionna et se lança à la poursuite du fugitif sur la route.

Il allait le rattraper quand la chance tourna cette fois, contre lui.

Les deux autos arrivaient, l'une derrière l'autre, à un passage à niveau. Celle qui portait Ralph le traversa sans encombre. Mais, à ce moment, survenait un train à toute vitesse.

Le chauffeur du détective dut s'arrêter brusquement pour ne pas être écrasé.

Quand le convoi fut passé, Ralph était déjà loin, hors de vue.

— Je te retrouverai, va ! gronda le policeman en tendant avec colère le poing dans la direction où il avait disparu.

L'endroit où Blake avait enfermé Maud était situé dans la banlieue immédiate de New-York.

C'était une petite villa, de coquette apparence, construite au milieu d'un vaste jardin planté d'arbres ; la branche maîtresse de l'un d'eux effleurait même une des fenêtres, justement celle de la chambre du deuxième étage où la jeune fille était séquestrée.

Les bandits, d'ailleurs, semblaient pleins d'égards pour leur prisonnière ; Jim lui avait monté un plateau sur lequel se trouvaient des sandwiches et un pot de lait.

— Mademoiselle, lui avait dit Fred, avec cet air de parfait gentleman qu'il affectait pour lui parler, restaurez-vous, je vous en prie... Nous n'avons aucunement l'intention de faire mourir de faim une charmante personne comme vous ! Nous ne sommes pas des bourreaux !

Mais le regard aigu dont il l'enveloppait démentait ses paroles affables. Il était certain que le misérable avait décidé déjà du sort de sa victime.

Dans la crainte que les aliments qu'on lui offrait ne renfermassent quelque narcotique qui eût mise au pouvoir de ses geôliers, Maud n'avait garde d'y toucher et, assise sur le lit, répétait avec une obstination désespérée :

— C'est ma liberté que je veux !...

Pendant ce temps, Ralph poursuivait le « Rat » qui, de son côté, cherchait à dépister son implacable adversaire.

Barney était ainsi arrivé à une petite station ; un train y était en partance.

De loin, Ralph l'aperçut y sauter. Rattraper le convoi était impossible. Lui faire des signaux pour l'arrêter, inutile.

Il bondit de l'auto, courut à la gare. Une motocyclette était appuyée contre le mur. Sans se soucier de son propriétaire, il s'en empara, l'enjamba et, mettant l'avance à l'allumage, s'élança sur le ballast.

Ce fut une poursuite éperdue.

Cahoté violemment à chaque pas, il fallut au jeune homme une force peu commune pour se maintenir en selle. A un moment même, la motocyclette, heurtant une traverse, culbuta. Ralph fut précipité la tête en avant. Tout autre que lui se fût déclaré vaincu.

Mais, soutenu par une indomptable énergie, il reprit ses sens, repartit à toute allure, rattrapa le convoi, s'agrippa à la poignée du marchepied du dernier wagon, tandis que la motocyclette, abandonnée, allait rouler dans le fossé.

Il était dans le train, comme son ennemi.

Examinant avec précaution, un à un, tous les compartiments, il aperçut le « Rat » assis tranquillement dans l'un d'eux, bien certain de lui avoir échappé.

— Cette fois, je le tiens ! murmura-t-il joyeusement, rééditant le mot du détective à son égard.

Le train cependant s'était arrêté. On était arrivé à la petite station de Pankread.

Barney descendit.

Des sulky légers attendaient dans la cour, à la disposition des voyageurs.

Ralph vit son homme parlementer un instant avec le cocher, puis, sortant de sa poche une liasse de bank-notes, les lui remettre et enfin, sautant dans la voiture qu'il avait achetée, fouetter vigoureusement le cheval qu'il venait de payer, et s'éloigner à travers le village où se trouvait la gare, dans la direction de New-York.

— Tiens, remarqua Ralph, qui n'avait pas perdu un seul de ses mouvements, il n'est pas si bête, ce garçon ! Pourquoi ne l'imiterais-je pas ?

Aussitôt fait que dit. Quelques instants plus tard, dans un sulky vendu également par son conducteur, il s'élançait derrière Barney.

Mais l'autre, entendant le galop d'un cheval, avait tourné la tête et l'avait reconnu.

Ce fut une course éperdue des deux attelages, dans un nuage de poussière.

En Amérique, où les lignes de chemins de fer se construisent avec une rapidité extraordinaire, on ne prend pas toujours la peine d'établir des barrières aux passages à niveau.

C'est aux passants de faire attention.

Ralph et le « Rat », l'un suivant l'autre, étaient arrivés à un endroit où la voie coupait la route, au moment même où le train qu'ils venaient de quitter apparaissait, tout à coup.

Le bandit comprit que c'était peut-être pour lui une chance inespérée d'échapper à son poursuivant.

Il mesura la distance de l'œil et calcula le temps, puis prenant une résolution soudaine, cingla son cheval d'un coup de fouet vigoureux.

La bête, sous la douleur, fit un bond affolé et traversa les rails, sans encombre, avant que le train atteignît au passage à niveau.

Mais Ralph n'eut pas la même prudence que le chauffeur du détective Tracy ; il voulut tenter une manœuvre identique à celle du fugitif.

Malheureusement, il était trop tard pour lui. Il s'était déjà engagé sur la voie quand le convoi arriva.

Le mécanicien n'eut pas la possibilité de renverser la vapeur. L'arrière du sulky fut accroché par le chasse-bœufs. La voiture fut brisée en deux. Les brancards cassés permirent au cheval de s'enfuir, emballé. Ralph avait été projeté, par la violence du choc, contre le remblai, où il demeura évanoui.

De loin, le « Rat » avait assisté à la catastrophe, et ne douta point que son adversaire n'y eût trouvé la mort.

— Bon ! il a son compte ! murmura-t-il avec une joie mauvaise. Nous en v'la débarrassés ! C'est pas trop tôt ! A la revoyure, vieux frère ! Mais le plus tard sera le mieux...

Il s'arrêta au premier village qu'il trouva sur son chemin pour téléphoner à Blake.

Il demanda la communication.

En entendant le récit de son complice, l'aven-

turier éprouva une satisfaction intense. Il appela vite Jim et d'un ton réjoui :

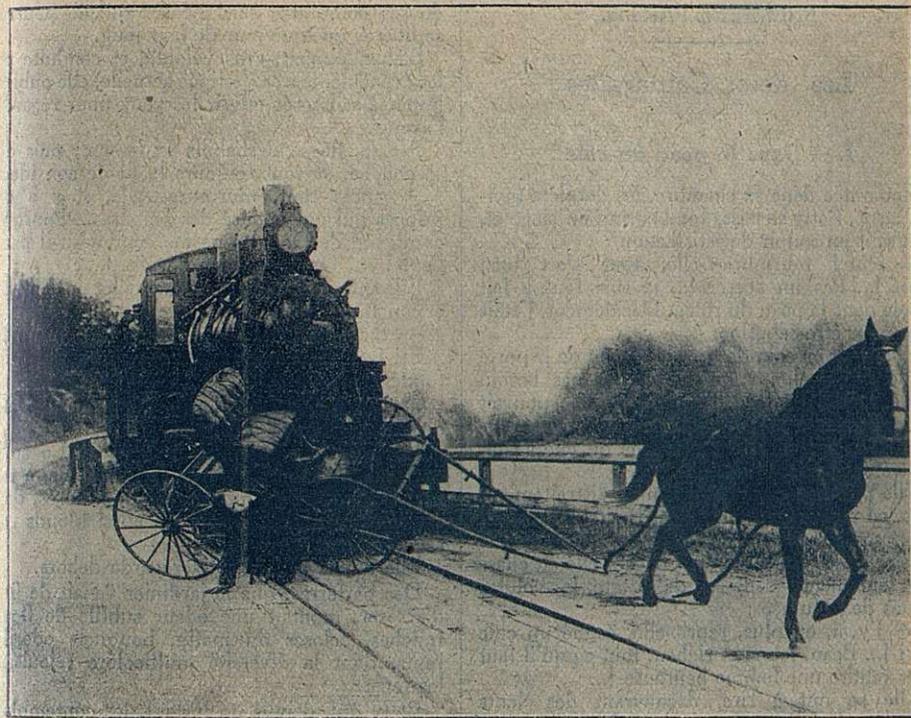
— Le « Rat », lui dit-il, me prévient que Gordon s'est tué dans une collision avec un train à un passage à niveau entre Pankread et Georgetown. Cours t'informer s'il est bien mort. Vois toi-même le cadavre et reviens me tenir au courant. Quant à Barney, ajouta-t-il, je lui ai

solu de se laisser glisser le long de ce chemin improvisé, jusqu'au sol.

Il se précipita.

A ce moment, la jeune fille était suspendue par les doigts au rebord de la fenêtre, cherchant à gagner la branche.

En vain, Blake essaya-t-il, en l'attrapant par les poignets, de la hisser jusqu'à lui et de la



CLICHÉ PATHÉ

La voiture fut brisée en deux.

donné l'ordre de retourner à River-Side et de tâcher de savoir si tout va bien pour Betty.

— Bien, patron répondit simplement Jim.

Demeuré seul, Blake, comme mu par un secret pressentiment, se hâta de monter à la chambre de sa prisonnière pour s'assurer qu'elle était toujours bien là.

Il regarda par le trou de la serrure et poussa soudain un cri de rage :

Maud était en train de s'évader.

Profitant de l'absence de ses geôliers, elle avait ouvert la fenêtre et, remarquant la grosse branche de l'arbre qui venait jusqu'à elle, ré-

forçer à rentrer dans la pièce. Il n'y parvint pas.

Alors, ivre de rage, il se mit à lui marteler les mains à grands coups de poing, dans l'espoir qu'elle lâcherait prise et viendrait s'écraser sur les dalles de pierre de l'étroit trottoir qui entourait la villa.

Au bout d'un instant, en effet, son abominable manœuvre réussissait.

Maud ouvrit les doigts et s'effondra dans le vide :

— Si elle pouvait s'être tuée ! gronda-t-il féroce.

DIXIÈME ÉPISODE

Dans les griffes du Fauve

PREMIÈRE PARTIE

Les deux Camarades

I. — Dans la peau du rôle

Remontée dans sa chambre, les derniers invités partis, Betty se laissa tomber sur un siège et, poussant un soupir de satisfaction :

— Ouf ! murmura-t-elle, tout s'est bien passé !... Pas un accroc !... je suis tout à fait entrée dans la peau du rôle... Décidément, j'étais faite pour être cabotine.

Elle avait eu soin de tirer le verrou de la porte et de dire à Jenny qu'elle n'avait pas besoin d'elle. Seule, en face d'elle-même, elle pouvait s'abandonner à la joie d'être sortie à son avantage de la première escarmouche où elle s'était trouvée engagée.

Elle prit une cigarette, l'alluma distraitement, puis, se renversant en arrière dans son fauteuil, selon son geste familier, posa ses pieds sur le dossier de la chaise qui était devant elle et, chassant lentement, au-dessus de sa tête, les volutes bleues de la fumée :

— J'y ai, en plus, reprit-elle, gagné un chic mari !... Beau, jeune et riche... tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse !...

Elle se mit à rire, découvrant des dents blanches de félin dont elle avait la souplesse et la ruse, et monologua :

— Cette vieille fripouille de Blake en sera bien attrapé !... Ça ne lui ira pas tout cela !... Tant pis pour lui !... je m'en fiche !

Tout en se parlant ainsi, sa pensée vagabondait inconsciemment. Sa nouvelle situation lui plaisait. Elle était satisfaite d'être devenue une jeune fille du monde.

Cette chambre si coquette, cette villa confortable, le luxe où elle vivait, cette toilette élégante où elle ne cessait de s'admirer, jusqu'à la déférence respectueuse dont l'avaient entourée les invités de son père, si différente de la façon dont jusqu'à présent lui avaient parlé les hommes tout cela produisait sur elle une sensation qu'elle n'avait pas encore éprouvée.

Pour continuer cette existence-là, quiète et douce, elle se sentait prête à tout, même à sacrifier Fred près duquel elle avait vécu tant d'années de misère, et dont la tutelle lui pesait.

Mais, comment arriverait-elle jamais à se débarrasser de lui ? Elle n'envisageait pas encore cette redoutable éventualité.

Cette question n'était pas venue à son esprit. Elle ne faisait qu'obéir aveuglément aux ordres

de ses complices, sans penser qu'elle pourrait se libérer quelque jour de leur joug.

S'abandonnant, sans volonté, et conduite par les événements à sa destinée actuelle, elle oubliait le passé sans oser ouvrir les yeux pour regarder l'avenir.

Alors, elle se déshabilla lentement, puis elle se coucha, suivant toujours le fil de son idée :

— Après tout, murmura-t-elle, il y a des princes qui ont épousé des bergères... Pourquoi ce nigaud de Douglas ne me conduirait-il pas à l'autel ?... On verra bien ensuite !...

Elle enfouit sa tête dans son oreiller de dentelles et conclut :

— Bergère, va !... Tu l'épouseras, ton prince ! Et, fatiguée de sa soirée, elle s'endormit profondément.

... Il était tard, le lendemain, quand Betty ouvrit les yeux et s'habilla.

La journée s'annonçait splendide. Le soleil entraînait dans la chambre de la jeune fille, à travers les rideaux de guipure en flots dorés, dans un éclaboussement de rayons aussi blonds que sa chevelure.

Elle ouvrit la fenêtre et regarda dehors.

Des parterres, que le jardinier venait de finir d'arroser, montait une odeur subtile de fleurs fraîches, écloses du matin, bouquets odoriférants, dont la diversité multicolore réjouissait les regards.

Betty qui, depuis un instant, les contemplant en silence, s'abandonnait au charme immatériel qu'ils dégageaient, tressaillit soudain.

De l'autre côté de la villa, elle venait d'apercevoir le « Rat » qui semblait la guetter et qui, aussitôt qu'elle était apparue à la fenêtre, lui faisait discrètement un petit signe amical.

Ce n'était pas, ainsi qu'on le sait, sans raison qu'il se trouvait là. Il avait des ordres précis de Blake. Il fallait qu'il parlât sans retard à Betty.

Cela rappela la pseudo Maud à la réalité.

Elle n'était plus miss Morton, mais l'esclave soumise de l'aventurier, instrument aveugle de ses volontés. Une tristesse soudaine lui serra le cœur. Elle retombait sous la coupe d'un maître impitoyable. Quoi qu'il commandât, elle devait se soumettre sans discuter.

Et docile, au signe de Barney, elle répondit par un autre.

C'était, sans doute, ce que celui-ci attendait. Laisant sa bicyclette, il parvint à pénétrer dans le jardin sans être vu du jardinier qui travaillait plus loin, arriva jusqu'à la villa en se glissant entre les taillis de fusains. Puis, s'agrippant à une colonne de la véranda, il fut bientôt, par un nouveau rétablissement sur les poignets,

à la hauteur de la fenêtre du premier étage où il avait aperçu sa complice.

Il n'eut plus qu'à sauter dans la chambre.

— Quelle folie !... balbutia celle-ci, d'un ton de reproche, vous allez tout compromettre !...

— Vous en faites pas, gouailla-t-il, c'est le patron qui m'envoie... Faut que j'vous cause...

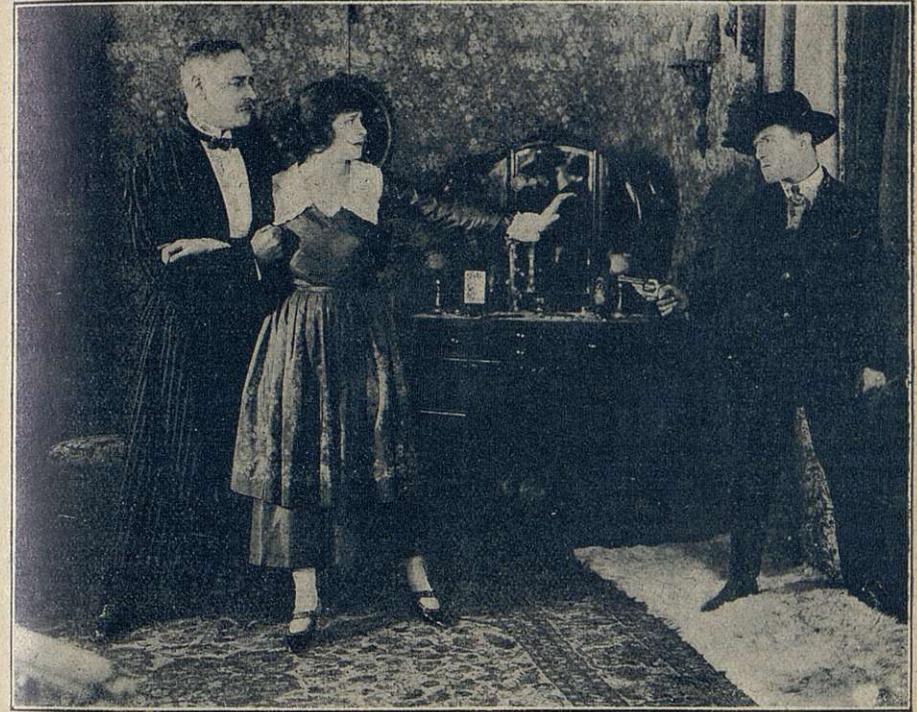
Elle alla à la porte, tourna la clé dans la serrure et, revenant à son compagnon, un doigt sur la bouche :

mit soudain à mimer ce qu'elle disait, parodiant les saluts et les révérences du cérémonial mondain auquel elle était désormais astreinte.

Puis, tout à coup, rejetant comme un fardeau trop lourd toute cette comédie, oubliant toute prudence, elle se mit à esquiver un fox-trott échevelé.

— Hip, hip, hourrah ! applaudissait Barney, secoué de rire.

Lorsque Betty eut assez de danser et de se



CLICHÉ PATHÉ

— Pas un geste ou je vous brûle !

— Parlez bas, mon petit ! chuchota-t-elle, il s'agit de ne pas donner l'éveil !... Vivement, dites-moi ce qui vous amène...

Mais le « Rat » s'était cavalièrement installé dans un fauteuil :

— Eh bien, patronne, interrogea-t-il sans se presser, ça va-t-il comme vous voulez ?

Elle ne put réprimer un sourire narquois :

— Oui, fit-elle. Cet imbécile de Morton n'y a vu que du feu et tout le monde autour de lui me prend pour sa fille !...

— Et ça ne vous barbe pas trop d'être devenue une dame de la haute ?

Elle secoua négativement la tête :

— Non ! murmura-t-elle en souriant. Ce n'est pas désagréable... J'ai des manières, monsieur « Rat », et distinguées. Tenez, regardez comment je fais quand j'entre dans un salon !... Reprise par son caractère gavroche, elle se

trémousser, elle revint s'asseoir près de son ancien ami et, prenant un air bien sage, demanda :

— Eh bien ?... Qu'avez-vous à m'apprendre ? Je vous écoute...

— Miss Betty, c'est limpide... Il s'impatiente après ses millions, le patron... Il trouve qu'ils tardent... Plus on se dépêchera de mettre la main dessus, plus on aura des chances pour qu'ils ne nous échappent pas. Voilà ce qu'il dit...

— Expliquez-vous...

— Dame ! ricana-t-il, plus vite le papa Morton disparaîtra, plus tôt vous en hériterez !...

Le cœur de Betty se serra malgré elle.

Elle ne comprenait que trop l'ordre de Blake. Il était dans son plan de se servir d'elle, une fois qu'elle serait dans la place, pour hâter les lois de la nature et se débarrasser par un crime du riche industriel.

Le « Rat » ne semblait pas voir la pâleur mortelle qui avait envahi ses traits.

Il lui tendit un flacon rempli d'un liquide incolore :

— Il y a ici ce qu'il faut, continua-t-il. C'est un poison organique dont on ne trouve aucune trace... Une cuillerée versée chaque fois dans le potage... et vous ne vous occuperez plus de rien...

Il la regarda dans les yeux :

— Ordre de Blake !...

Elle baissa la tête. Pouvait-elle se refuser à obéir ? Alors, n'osant pas résister, prête à tout, vaincue, elle acquiesça :

— Bien !...

— Mais ce n'est pas tout ! reprit son interlocuteur... Il y a autre chose...

— Quoi, encore ?

— Ben ! C'est ce vieux Jim qui a besoin absolument de se goberger dans cette cambuse, lui aussi. Il doit s'y incruster, et vous ne vous plaindrez pas d'avoir quelqu'un à la redresse près de vous, patronne... On a pensé à tout...

Elle se serait volontiers passé du nouveau compagnon que le « Rat » lui annonçait :

— Mais, comment l'introduire dans cette maison ? demanda-t-elle avec humeur.

— C'est à vous à vous débrouiller, miss Betty... Vous êtes une fille d'imagination... Jim rôdera dans les environs prêt à accourir... Vous n'aurez qu'à faire signe...

Très contrariée, elle se taisait, le front soucieux ; il suggéra, sans vouloir remarquer son peu d'enthousiasme :

— Il y aurait un moyen de le faire entrer chez vous... Ce serait de le prendre pour valet de chambre !...

Elle secoua la tête :

— Difficile !... John a la confiance du brave Morton... Il est ici depuis la naissance de Maud... Il faudrait quelque chose de bien grave pour que j'obtienne son renvoi !...

L'autre haussa les épaules :

— Ecoutez, ma belle. Tirez-vous de là comme vous pourrez... Je vous répète ce que le patron m'a chargé de vous dire... Vous savez bien qu'il n'entend point qu'on rouspète avec ses ordres ! Fichtre ! Il n'est pas tous les jours commode... Autant filer doux...

— On avisera de son mieux ! répartit Betty, songeuse.

— Ah ! reprit soudain le « Rat », quelque chose encore que j'oubliais... La petite bouteille, commencez dès demain soir à l'administrer...

— Demain soir ? sursauta Betty... Ça, ma vieille, n'y comptez pas... C'est impossible !... M. Morton ira avec des amis à New-York à un dîner d'affaires... Je serai seule à la maison !...

— Le papa ne sera pas là ?

— Non !...

Barney se rapprocha vivement de son interlocutrice et, l'air enchanté, la mine épanouie :

— Miss Betty, demain soir on inaugure le dancing de l'Éléphant blanc... Ce sera tout ce

qu'il y aura de plus urf !... Un jazz-band nègre épatant... Des merveilles, paraît-il !...

— Et alors ?...

Il murmura d'un ton tentateur :

— Si on y allait ensemble ?...

C'était prendre Betty par son point faible. Il lui était impossible de décliner une pareille invitation.

Cependant, elle objecta :

— Je ne suis plus très libre !...

— Vous n'êtes pas à la coule, patronne !

Mais rien de plus simple !... Après le dîner, vous mettez vos frusques de gala... Vous sortez en douce... Je vous attends dans la seconde rue à droite avec une auto... et, plus tard, je vous reconduirai de la même façon... Ni vu, ni connu... Qui s'en apercevra, puisque le père Morton sera absent ?

Les yeux de Betty brillèrent. Elle prit la main de son compagnon, sautant de joie :

— Mon bon petit « Rat », fit-elle, c'est entendu !... Il faut bien s'amuser un peu ! Trouvez-vous où vous dites... Mais surtout, insistait-elle, songeant que son imprudente équipée serait certainement blâmée par Blake, pas un mot de tout cela au patron, n'est-ce pas ?...

Il se mit à rire et allait répondre qu'elle n'avait rien à craindre à ce sujet-là, quand, soudain, ils tressaillèrent tous les deux, et se regardèrent interloqués.

Deux coups secs avaient résonné à la porte.

II. — Derrière le rideau

La personne qui frappait ainsi n'était autre que M. Morton lui-même, bien loin de se douter avec quel étrange visiteur sa fille parlait en ce moment.

Il avait mal dormi.

Ce n'avait pas été sans un compréhensible étonnement que, la veille, il avait entendu Maud lui déclarer qu'elle venait de se fiancer au jeune Douglas.

En vérité, il lui semblait bien qu'elle lui avait dit déjà, à Palm-Beach, la même chose de Ralph Gordon !

Les dramatiques événements qui s'étaient déroulés depuis, avaient-ils troublé la pauvre enfant au point qu'elle était incapable aujourd'hui de se rappeler la promesse qu'elle avait faite à son sauveur de devenir sa femme ?

Car, comment expliquer autrement que Maud eût repris sa parole et décidé d'épouser ce garçon dont, devant lui-même, elle avait si souvent raillé la prétention d'obtenir sa main ?

Aurait-elle, sans cela, oublié si vite Ralph Gordon, depuis qu'il avait disparu sans plus donner de ses nouvelles, ce qui inquiétait de plus en plus l'industriel ?

Il avait ruminé ces pensées toute la nuit, ne parvenant pas à fermer l'œil et, aussitôt habillé, était monté jusqu'à la chambre de sa fille pour la questionner sur ce bizarre changement d'attitude.

Il avait trouvé la porte fermée, et frappé, en disant affectueusement :

— C'est moi, fillette !...

En entendant cette voix, les deux complices avaient pâli et se regardaient avec effroi, comme si le tonnerre venait de tomber brusquement entre eux.

— M. Morton ! prévint Betty à voix basse.

— Diable ! murmura le « Rat »... En voilà un raseur... Ne répondez pas !...

— Impossible ! Il sait que je suis ici... Il est indispensable que je lui ouvre !...

Et, tout haut, elle continua :

— Excusez-moi, un instant, père... J'achève de passer ma robe !...

Elle gagnait quelques minutes ainsi. Il ne s'agissait plus que de les mettre à profit.

Barney jeta un coup d'œil désespéré autour de lui :

— Que faire ?

Sauter par la fenêtre ? C'était, en effet, le seul moyen qui s'offrait à lui pour s'enfuir !

Mais, pour s'en aller comme il était venu, il était nécessaire de prendre les plus grandes précautions et, pour cela, les minutes manquaient. Il ne fallait pas risquer de tomber entre les mains du jardinier ou de quelque domestique qui, en l'apercevant, donnerait l'alarme.

— Damnation ! gronda-t-il entre ses dents. Je suis poissé...

Déjà, il envisageait l'obligation de tenter une évasion à l'esbrouffe, en se jetant, aussitôt que la porte serait ouverte, contre M. Morton et en le bousculant violemment, quand tout à coup, son visage s'éclaira :

— Bibi sait y faire !... murmura-t-il.

Il alla à la fenêtre demeurée entr'ouverte, se glissa dans un des larges rideaux de soie qui pendaient de chaque côté, s'en enveloppa, se faisant le plus petit possible.

Cela pouvait être pour lui, momentanément, une cachette sûre.

— Expédiez le vieux au plus vite ! dit-il à sa complice.

Et il demeura immobile, retenant son souffle.

Tout cela n'avait duré que quelques minutes.

Betty alla tourner la clé dans la serrure, et du ton le plus naturel, conservant tout son sang-froid :

— Bonjour, père, dit-elle aimablement, en tendant son front au vieillard.

M. Morton était entré dans la chambre.

— Bonjour, fillette, répondit-il avec tendresse... Tu as bien dormi ?

— Mais oui... Et vous ?...

— Non, mon enfant, j'ai été préoccupé toute la nuit...

— A quel sujet donc ?

— J'ai pensé à tes fiançailles avec le jeune Douglas... Oh ! ce n'est pas que je désapprouve ton choix !... Ce garçon est charmant... Je suis l'ami de son père, et...

Et là, M. Morton s'arrêta.

Les traits de son visage se contractèrent brusquement. Il ferma les yeux, ouvrit la bouche.

Puis il laissa retomber sa tête dans un formidable éternement.

— Dieu vous bénisse, père ! s'écria Betty en riant.

Elle ne savait toujours pas où il voulait en venir ; elle insista :

— Mais alors, pourquoi ces soucis ?...

M. Morton ne répondit pas.

Il se retourna, cherchant la cause du courant d'air intempestif dont il sentait les effets. Il la trouva immédiatement.

C'était la fenêtre mal close.

Il se dirigea vers elle, pour la fermer.

Mais, tout à coup, il fit un bond en arrière, défaillant de surprise et de crainte.

Comme il cherchait à prendre le cordon de tirage de la guillotine, il venait d'apercevoir le « Rat » qui se dissimulait de son mieux derrière son rideau.

Déjà un cri allait jaillir de ses lèvres, déjà il allait appeler au secours, mais il n'en eut pas le temps.

Barney avait sauté sur lui, et lui mettant son browning sous le nez :

— Pas un mot... pas un geste... ou je vous brûle !...

L'industriel se hâta de lever les bras — hands up — pour montrer qu'il n'était pas disposé à faire la moindre résistance.

— A la bonne heure ! s'écria le « Rat »... Monsieur connaît les usages... on va pouvoir causer avec Monsieur...

Betty, de son côté, se demandait avec inquiétude comment cette scène finirait. Feignant la plus vive émotion, elle s'était adossée contre la muraille, comme si ses jambes refusaient de la porter et joignait les mains :

— Au nom du ciel, suppliait-elle, ne tuez pas mon père !...

Il répondit galamment, tout en maintenant M. Morton sous la menace de son arme :

— N'ayez pas peur, mademoiselle... On va s'arranger...

Il s'agissait de dénouer cette situation.

Il fallait absolument que le « Rat » s'évadât. S'il abandonnait M. Morton pour gagner la porte, n'était-il pas à redouter que celui-ci ne donnât aussitôt l'alarme ?

Ce fut alors que la jeune fille eut un de ces traits de génie qui, parfois, illuminent le cerveau des grands capitaines, sur le champ de bataille.

Elle se précipita vers son secrétaire, ouvrit les tiroirs, y prit tous les bijoux et l'argent qu'ils contenaient, et les tendant au cambrioleur :

— Prenez ceci, dit-elle... et ne faites aucun mal à mon père !...

Le « Rat » ne se le fit pas répéter. Réprimant une violente envie de rire, au subterfuge inattendu de sa complice, il empocha ce qu'elle lui offrait, puis, semblant prendre une détermination soudaine, bondit jusqu'à la fenêtre, se laissa glisser le long de la véranda à la force des poignets, et disparut en courant.

Personne ne l'avait vu : il était sauvé.

Il ne restait plus à Betty qu'à protéger la fuite

de son complice, en empêchant le vieillard de s'élaner derrière lui en appelant au secours.

Elle en avait vu d'autres et ne fut pas prise au dépourvu.

Elle poussa un grand cri, et s'effondra, défaillante, dans les bras de M. Morton.

— Ma chérie, s'écria celui-ci, très alarmé, la soutenant... Cette émotion était trop forte pour toi !... Pauvre petite... Remets-toi... Il n'y a plus rien à craindre !...

— Ah ! mon père, murmura-t-elle, toute en larmes, j'en frémissais encore... Pensez que cet affreux homme était caché dans ma chambre !...

III. — Le Torrent

Sous les coups redoublés de Blake, Maud, défaillante de souffrance, avait fini par lâcher les mains et s'effondrait dans le vide.

Elle allait infailliblement s'écraser sur le sol. Tout à coup, elle se sentit happée au passage et arrêtée avant d'y arriver, par quelqu'un qui se trouvait à califourchon sur la branche maîtresse de l'arbre voisin qui se dressait jusqu'à la fenêtre du second étage du cottage.

Cet homme, c'était Ralph.

Comment se trouvait-il là, si à propos ?

Echappé, par miracle, à l'accident du passage à niveau, et revenu à lui, heureusement sans blessures, après un long évanouissement, il s'était hâté de gagner New-York et de reprendre aussitôt la recherche de sa fiancée.

Il n'avait pas varié dans son idée première, que la seule chance de découvrir l'endroit où on la séquestrait, c'était de filer quelqu'un de la bande.

Il avait donc repris son poste d'observation aux alentours de la villa de M. Morton, sans se montrer, et, cette fois, la chance l'avait favorisé.

Il était parvenu à suivre Jim, moins prudent que le « Rat », et que Fred avait envoyé dans les environs pour se tenir à la disposition de Betty, et était arrivé ainsi jusqu'au repaire des bandits.

Sachant, maintenant, où se trouvait la chambre où était enfermée la jeune fille, il avait grimpé le long de la branche sur laquelle il pouvait espérer gagner la fenêtre et s'apprêtait déjà à attirer son attention, quand Maud avait tenté cette évasion malheureuse qui avait failli lui coûter la vie.

Il fut assez adroit pour la saisir au passage, et la déposer, toute tremblante, sur le sol, tandis que lui-même, se pendant à l'extrémité de la branche, gagnait la terre également.

— Ralph ! s'écria Maud à travers ses larmes, le reconnaissant avec stupeur, quel bonheur de vous retrouver !... Je pensais bien mourir sans vous revoir !... Cher, si cher ami... comment êtes-vous ici ?...

— Ma bien-aimée Maud, vous le saurez plus tard... répondit-il, haletant d'anxiété... Vous voilà hors des mains de ces misérables... C'est le principal... Maintenant... vite... fuyons !...

Et tandis que Blake, certain qu'il allait trouver sa prisonnière en mauvais état, au pied de la villa, se dépêchait de descendre pour la voir, les

deux fiancés s'éloignaient rapidement et s'engageaient dans les fourrés de bois touffus qui se trouvaient à proximité, pour échapper aux bandits, si s'apercevant de la fuite de la jeune fille, ils se mettaient à sa poursuite.

Ils avaient raison.

Au seuil de la porte, l'aventurier avait aperçu, au loin, Maud qui fuyait, entraînée par son compagnon ; poussant un juron terrible, il s'était aussitôt élançé sur leurs traces.

Ralph et elle couraient droit devant eux.

Où se trouvaient-ils exactement ? A quelle distance de New-York étaient-ils ? Quelle direction allaient-ils prendre ?

Ils l'ignoraient.

Ils ne savaient qu'une chose, c'était qu'ils devaient se hâter de mettre le plus de distance possible entre eux et Blake qu'ils sentaient à leurs trousses.

— Du courage, ma pauvre chérie ! disait Ralph. En avant !...

— Mais, demandait Maud obligée de s'arrêter un instant pour souffler, et mon père ? Que pense-t-il de mon absence ? Comme il doit être angoissé ! Connait-il l'abominable guet-apens dont j'ai été victime ? A-t-il prévenu la police ?

— M. Morton ignore tout encore, répondit Ralph, cherchant à la rassurer par un petit mensonge. Il sait seulement que je suis parti à votre recherche et qu'il peut être tranquille, car je ferai l'impossible pour vous délivrer et vous ramener à lui.

Elle s'appuya tendrement à son bras :

— Il a raison. N'êtes-vous pas pour moi l'ami le plus sûr et le plus précieux ?

— Rien qu'un ami ? interrogea-t-il d'un ton de reproche.

— Oui, Ralph, surtout un ami. Ne prenez pas en mal ce mot. Vous êtes mon fiancé, vous serez demain mon mari. Mais vous demeurerez toujours mon grand ami, celui dont le dévouement ne se démentira jamais ! L'amour passe quelquefois, ajouta-t-elle mélancoliquement, mais l'amitié reste éternellement. Et c'est là l'affection inaltérable qui nous unira toujours, n'est-ce pas ?

— En ce cas, oui, ma chérie, murmura-t-il doucement, je suis votre ami.

Ils étaient arrivés, maintenant, sur les bords escarpés d'un ravin. Au fond, un torrent coulait, extrêmement rapide, roulant à travers des rochers monstrueux qu'il enveloppait de ses tourbillons d'écume irisée, avant de reprendre, un peu plus loin, son cours tumultueux.

Le spectacle était grandiose. Mais les deux fugitifs n'avaient pas le loisir de le contempler.

Pour eux, c'était un obstacle qu'il fallait franchir, sans retard, pour échapper à Blake et à ses complices.

— Comment passerons-nous jamais ? interrogea Maud, regardant avec angoisse le bouillonnement bruyant de l'eau.

— Ne vous inquiétez pas, ma chérie, nous en trouverons bien le moyen !

Ralph se mit aussitôt à chercher un endroit praticable, et, prenant la jeune fille dans ses bras

solides, traversa le ravin, sautant de roc en roc, au milieu de la mousse blanche, qui parfois les recouvrait tout entiers.

Il était temps.

Blake, qui suivait leurs traces, arrivait à son tour sur le bord du précipice.

Il les vit atteindre l'autre rive. Il n'avait qu'une façon de les rattraper ; c'était de prendre la même route qu'eux.

Il s'approcha donc et sauta sur les rochers. Seulement, le misérable n'avait point le pied aussi sûr que Ralph.

Il n'était pas à mi-chemin qu'il glissait sur une roche et perdait l'équilibre.

Il fut précipité dans le torrent dont le courant l'entraîna aussitôt, le meurtrissant douloureusement.

Pendant, il sortit sain et sauf de cet accident.

Tandis que les fugitifs s'éloignaient sans tourner la tête, il parvint, après de grands efforts, à gagner la rive, à une centaine de mètres en amont.

Maud et Ralph, pendant ce temps, avaient gagné du terrain et disparus dans la forêt.

Ils arrivèrent ainsi devant une grotte naturelle formée par un amoncellement de rochers.

Miss Morton, à bout de forces, exténuée, se laissa tomber sur une pierre.

— Mon ami, murmura-t-elle, je n'en puis plus. Je ne saurais aller plus loin.

— Reposez-vous, lui répondit-il tendrement. Blake a certainement perdu nos traces. Nous avons le temps de nous arrêter un peu !

— Je défaille de lassitude et de faim !

Ralph prit alors une détermination soudaine.

— Demeurez ici, dit-il, vous y êtes en sûreté. Moi, je vais explorer les environs. Peut-être aurai-je la chance de découvrir quelque indigène qui nous donnera des vivres. Je ne m'éloigne pas, d'ailleurs. S'il vous arrivait la moindre chose, appelez-moi...

— C'est entendu ! J'attendrai patiemment votre retour, mais, je vous en prie, ne soyez pas longtemps absent, et ne vous éloignez pas trop.

— Je vous le promets !

Tandis que Ralph s'élançait pour fouiller la forêt, la jeune fille s'était étendue sur la large pierre où elle était assise, et, terrassée par la fatigue, la tête sur ses bras repliés, avait, peu à peu, cédé au sommeil.

Tout à coup, un grognement sonore l'éveilla. Elle ouvrit les yeux et poussa un cri de terreur.

Un ours énorme venait de sortir de la caverne et s'avançait vers elle.

— Ralph ! cria-t-elle d'une voix étranglée, au secours !

Elle s'était dressée d'un bond et cherchait à fuir.

Mais la bête avait deviné sans doute son projet. Elle lui barrait la route, l'immobilisant sur le rocher où elle s'était reposée.

— Ralph ! appela-t-elle de nouveau, à moi !

L'animal, de son pas pesant, s'approchait lentement d'elle.

Elle frissonna de la tête aux pieds. Que pouvait-elle faire contre cet ennemi inattendu.

L'ours tendait vers elle ses pattes velues, d'où sortaient des griffes terribles, tandis que sa gueule rouge, entr'ouverte, laissait voir ses redoutables crocs.

Défaillante de peur, comme hypnotisée, elle demeurait immobile, n'ayant plus même la volonté de se défendre.

Déjà, l'ours allait la saisir, quand Ralph, ayant entendu ses cris, apparut.

De loin, il vit le danger qu'elle courait.

Il s'élança de toute la vitesse de ses jambes.

Il n'avait pas de browning, rien qu'un solide couteau dont il avait toujours la précaution de se munir, en guise d'arme défensive. Il n'hésita cependant pas. Il se jeta sur le fauve, le tirant violemment à lui, pour détourner son attention de sa proie.

Celui-ci poussa un grognement terrible, et se lança aussitôt sur son adversaire.

Ce fut une lutte effroyable.

Qui allait sortir vainqueur, de la bête ou de l'homme ?

L'ours avait ouvert ses bras puissants et se préparait à broyer son ennemi sur sa poitrine, sous les yeux épouvantés de Maud.

Mais avant qu'il les eût refermés, Ralph, d'une main qui ne tremblait pas, lui avait enfoncé son couteau en plein cœur.

L'énorme bête chancela, puis s'effondra comme une masse.

Maud se blottit toute tremblante dans les bras de son sauveur.

— Mon ami, dit-elle d'une voix entrecoupée,

Mais il ne lui laissa pas le temps de continuer.

Il posa ses lèvres sur son front, puis se dégageant de son étreinte reconnaissante :

— Venez, fit-il, j'ai aperçu non loin d'ici, dans une clairière, une hutte de forestier. Nous y trouverons un asile.

Quelques minutes plus tard, en effet, Ralph avait allumé deux bûches dans la cheminée de la mesure en bois abandonnée où ils avaient pénétré, et les deux jeunes gens séchaient leurs vêtements à un feu clair et pétillant...

DEUXIEME PARTIE

La Gaffe de Tracy

IV. — Les bonbons fondants

Depuis le départ du « Rat », le calme était revenu à la villa de River-Side.

M. Morton s'était remis, peu à peu, de son émotion et félicitait la pseudo Maud du sang-froid qu'elle avait montré dans cette circonstance si critique.

Qu'était-ce en effet, que le sacrifice de quelques bijoux, grâce auquel elle avait obtenu de l'audacieux malfaiteur qu'il ne leur fit aucun mal et se sauvât comme il était venu ?

Il en serait quitte pour passer chez un bijoutier et faire regarnir les écrins de la jeune fille !

— Ces cambrioleurs, conclut-il, ont tout de même une singulière audace ! Pénétrer ainsi en plein jour dans une maison habitée !

— Mon cher père, répondit gaiement Betty, ne pensez plus à cela ! Réjouissons-nous de nous en être si bien tirés et, si vous m'en croyez, de peur de représailles, vous n'en parlerez sur-tout pas à la police. Avec ces individus, on ne sait jamais. Il vaut mieux être circonspect...

— Je suis de ton avis, mon enfant ! Je recommanderai cependant aux domestiques de veiller avec plus d'attention.

Mais, depuis un moment, Betty, très soucieuse, ne cessait de songer à ce que Blake exigeait d'elle.

Elle eût beaucoup préféré à continuer à vivre cette existence quiète et tranquille à laquelle elle s'adaptait si complètement, sans souci du présent et sans inquiétude pour l'avenir.

Malheureusement, elle avait peur de l'aventurier, et n'osait point lui désobéir. Il ordonnait et elle ne se sentait point le courage nécessaire pour lui résister.

Elle était son esclave et il saurait bien briser toute révolte de sa part.

Il fallait donc qu'elle trouvât d'abord un moyen rapide de faire renvoyer John et de mettre Jim à sa place.

La tâche était difficile.

John Tompson, modèle irréprochable de vieux serviteur, était depuis si longtemps au service de M. Morton que celui-ci, sans motif réellement grave, ne pouvait le renvoyer.

Depuis près de vingt ans qu'il était à son service, il n'avait eu qu'à se louer de son dévouement et de sa probité.

Dans ces conditions, sous quel prétexte demander son renvoi ? Si empressé qu'il fût à satisfaire les moindres caprices de sa fille, l'industriel ne céderait certainement point à celui-là.

Ce n'étaient point les scrupules qui étouffaient Betty ; pour obtenir ce qu'elle désirait, elle était prête à tout.

Elle n'avait pas le choix des moyens, et celui auquel elle s'arrêta, après y avoir réfléchi, si lâche qu'il fût, ne la fit pas hésiter un instant.

Elle alla à son secrétaire et ouvrit un tiroir.

Elle en retira un collier de perles qu'elle n'avait point, involontairement sans doute, remi au « Rat » avec les autres bijoux.

Elle le prit, puis sortant de sa chambre, doucement, après s'être bien assurée que personne ne la voyait, descendit à pas feutrés, jusqu'à la penderie où, derrière l'antichambre, les domestiques de la maison avaient l'habitude de ranger leurs vêtements.

Elle chercha le paletot de John. Il était là.

Elle s'assura que c'était bien le sien. Alors, dans sa poche intérieure, elle glissa le collier.

Puis elle regagna sa chambre avec d'innombrables précautions.

Le tour était joué. Il convenait maintenant de passer au second acte.

Elle pressa le bouton de la sonnette.

L'instant d'après, le valet de chambre apparut sur le seuil.

— John, interrogea-t-elle, vous n'avez rien de particulier à faire aujourd'hui ?

— Non, mademoiselle.

— En ce cas, vous irez jusqu'à New-York. Il y a à Coolgate Street un grand confiseur... Pearkings, je crois. Vous y prendrez trois boîtes de chocolats fondants d'une livre chacune, et vous me les rapporterez.

— Bien, mademoiselle, répondit-il simplement. J'y vais tout de suite.

Il descendit, endossa son pardessus, mit son chapeau et sortit : cette course à New-York ne lui déplaisait pas et il songeait en lui-même que la jeune fille avait sans doute quelque cadeau pressé à faire.

Cependant, après l'avoir congédié, Betty avait ouvert la fenêtre. Elle jeta un rapide coup d'œil dans la rue et aperçut Jim, qui, conformément aux instructions de Blake, se tenait aux aguets dans les environs.

Et comme John quittait la villa, d'une main elle le désigna, tandis que de l'autre, elle lui faisait signe qu'il s'agissait d'un collier qui se trouvait dans la poche droite de son paletot.

Alors, elle referma sans bruit la fenêtre, se précipita sur le cordon de la sonnette et pressa fébrilement sur le bouton.

La femme de chambre accourut, affolée de ce tintamarre et trouva sa maîtresse toute bouleversée.

— Jenny, lui demanda celle-ci, où est mon collier ?

— Le collier de mademoiselle ?...

— Mon collier de perles ! C'est tout ce qui me reste de mes pauvres bijoux. Il vient de disparaître ! Et pourtant, j'en suis sûre, il était là il n'y a qu'un instant encore.

— Mademoiselle a bien cherché ?

— Partout, Jenny ! On me l'a pris, c'est évident ! Mais qui ? Il n'y a que John qui soit entré dans ma chambre !

— Oh ! mademoiselle, protesta la femme de chambre, présentant l'accusation qui allait peut-être monter aux lèvres de la jeune fille. John ?... C'est impossible !

— C'est aussi mon avis, mais peut-être l'aurait-il vu ? Il vient de partir pour New-York. Courez après lui, Jenny, ramenez-le !

La femme de chambre obéit aussitôt et s'élança à la poursuite du domestique tandis que Betty, feignant la plus vive émotion, descendait prévenir son père du vol dont elle se croyait victime.

Cinéma magazine Actualités



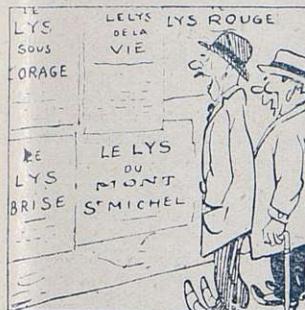
Ça fait la 4^e Internationale : 1^{re} Paris, 2^e Amsterdam, 3^e Moscou, 4^e Vienne... Le tour du monde!... Tu verras que ces gars-là finiront à Charenton!...



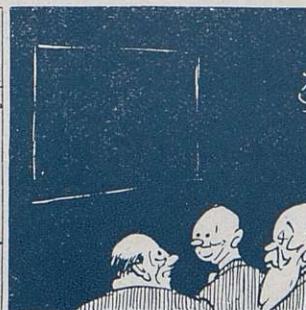
— Avouez que vous avez coupé le saphir en morceaux !
— Mon Dieu ! vous en faites des histoires, M. le Juge, si j'avais su, c'est ma femme que j'aurais divisée en neuf!...



— Tu as vu, ce n'est pas 6 maréchaux qu'on va nommer, c'est 12 !
— Sans blague ?... Ben, on n'a pas de veine, nous, d'être dans l'auxiliaire!...



— Ah ! mon vieux, c'est pas des affiches de cinémas... c'est une exposition d'horticulture!...
— Oui... n' manque plus que le Lys dans la Vallée !



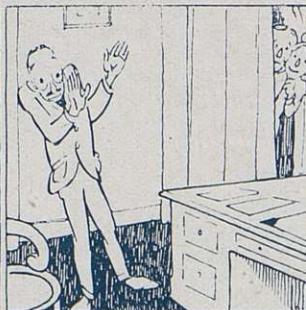
— Qu'est-ce que c'est ? une adaptation cinématographique de la *Puissance des Ténèbres* ?
— Mais non, c'est une panne d'électricité !



— Dites donc, là, c'était hier la *Mi-Carême*, faudrait voir à...
— Te fâche pas, bobonne, j'ai raté le dernier métro...



On désarme l'Allemagne, c'est indispensable !
Mais quand se décidera-t-on à désarmer, à l'intérieur, les jeunes gens dont le revolver part tout seul ?



— Le patron joue la *Double Epouvante* ?
— Non, mais c'est pareil... Il vient de recevoir sa feuille d'impôt sur le revenu et sa taxe sur les bénéfices de guerre !



— Quoi, encore de l'argent et nous ne sommes que le 5 du mois !
— Ah ! là là... Tu fais moins de difficulté que ça, à la Chambre, pour voter un douzième provisoire !...

Les Films que l'on pourra voir...

Visages voilés... Ames Closes I... (2480^m)

Mme Emmy Lynn interprète le principal rôle de ce film avec le très réel talent que tant et tant de films ont consacré. Le rôle de Hadji est tenu avec autorité par M. Marcel Vibert. Mais le véritable triomphateur c'est M. Henry Roussel qui, il y a un an, nous avait donné un chef-d'œuvre, *La Faute d'Olette Murechal*, et qui s'est surpassé en tournant *Visages voilés... Ames Closes I...* Voilà une des plus belles études psychologiques que j'aie vue sur les mœurs si différentes des Européens et des Arabes.

Indépendamment des scènes intimes entre les principaux personnages, il faut citer les belles fresques sur la vie nomade des tribus du Sud Algérien. On dirait des tableaux de maître, des fresques picturales de nos meilleurs orientalistes. L'attaque du poste français par la Harka et la défaite de celle-ci m'a rappelé le célèbre tableau d'Horace Vernet, la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader.

Voilà un très beau film Français qui honore grandement l'édition et l'art cinématographique français.

Mirages (1550^m)

La principale interprète de ce film est Mme Mildred Harris, l'épouse divorcée de Charlie Chaplin. Elle joue avec simplicité le rôle de Millie Rankins, jeune fille pauvre qui a été élevée dans une pension fréquentée par des jeunes filles riches. Dans la première partie, la mise en scène nous fait voir les mœurs scolaires des jeunes filles américaines. Dans les suivantes, c'est la vie de château, riche, aisée, confortable, qui se déroule sous nos yeux, grâce à une très belle photo. Mildred Harris est gracieuse, mélancolique, triste et résignée et ce rôle s'adapte fort bien à ses qualités photogéniques.

Une femme d'attaque (1535^m)

Miss Margarita Fisher est l'amusante interprète de cette comédie, réellement gaie qu'elle anime, fait vivre de toute sa bonne humeur. Le scénario est franchement américain. Qu'on en juge du reste.

Attiré par le mirage de l'or, un riche industriel part, accompagné de son secrétaire, vers l'Ouest. Il a refusé à sa fille Jackie de l'emmener avec lui. Mais Jackie est une enfant terriblement débrouillarde et qui n'en fait qu'à sa tête. Au moment où l'on s'y attend le moins, elle se retrouve mêlée aux aventures les plus périlleuses, les plus abracadabrantes qu'il soit possible d'imaginer, et qui aboutissent toutes... à un mariage!

La mise en scène est impeccable, la photo de tout premier ordre, et Miss Margarita Fisher est ce qu'on appelle en argot théâtral une brûleuse de planches. Elle mène l'action avec un entrain des plus rares.

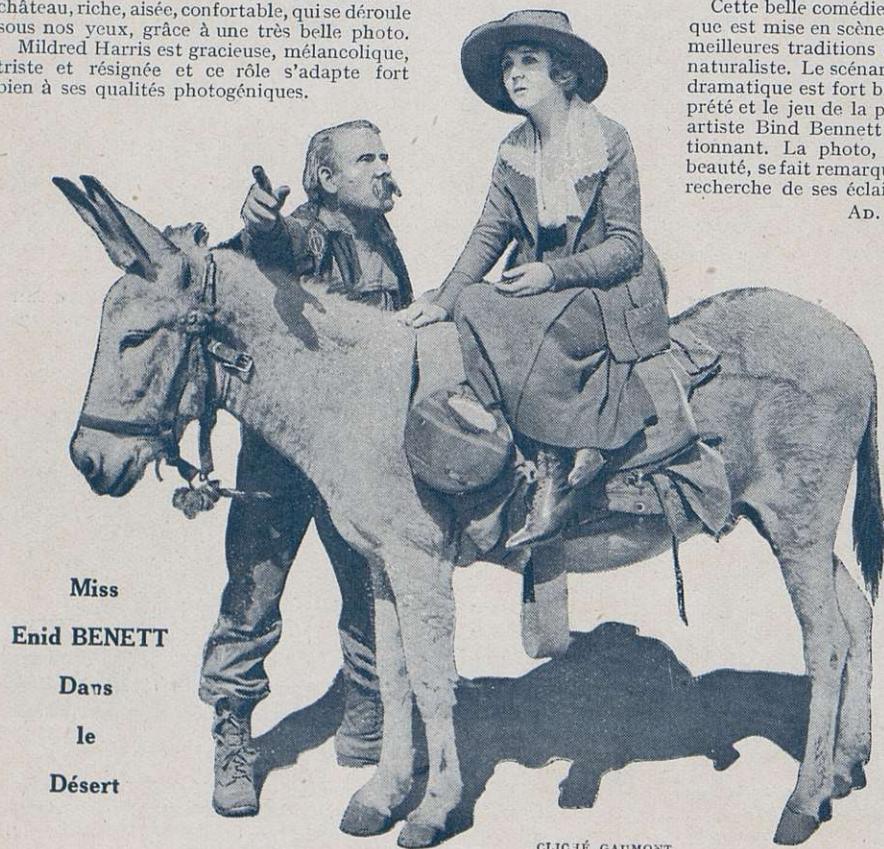
L'Etai (1200^m)

Cette belle comédie dramatique fort bien interprétée par Corinne Griffith n'a qu'un défaut, c'est d'avoir un titre qui a été maintes et maintes fois employé au Cinéma. Il y a l'*Etai de...* mais ne parlons que de celui-ci dont les mérites sont assez nombreux. Adroitement charpenté, le scénario est jusqu'à la fin des plus intéressant. La mise en scène est digne d'éloges ainsi que la photo et les moindres artistes.

Dans le Désert (1200^m)

Cette belle comédie dramatique est mise en scène selon les meilleures traditions de l'école naturaliste. Le scénario mélodramatique est fort bien interprété et le jeu de la principale artiste Bind Bennett est étonnant. La photo, de toute beauté, se fait remarquer par la recherche de ses éclairages.

AD. M.



Miss
Enid BENETT
Dans
le
Désert

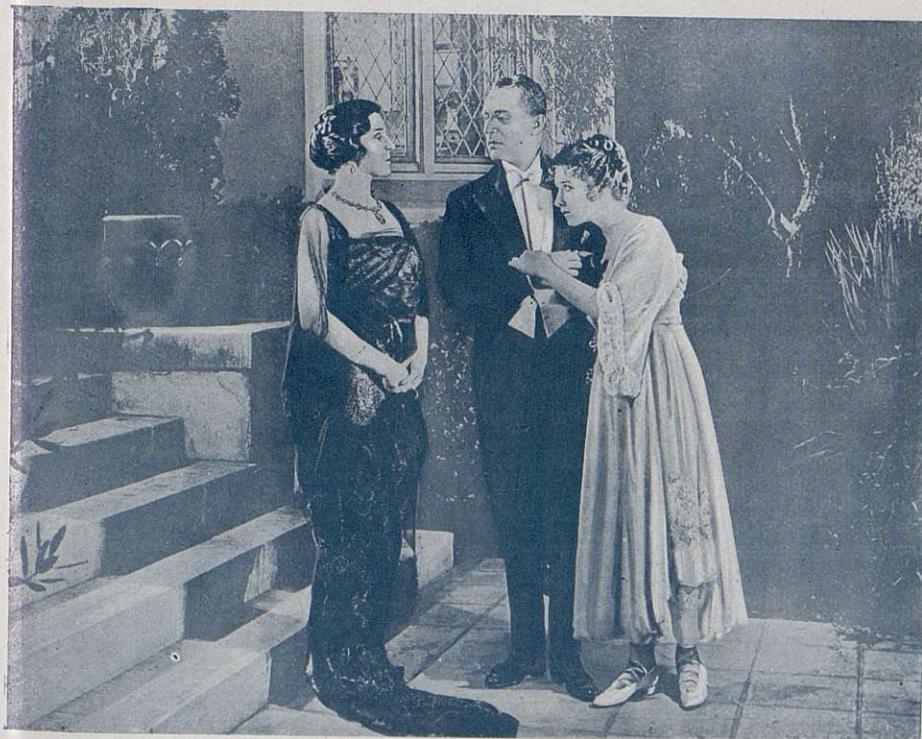
CLICHÉ GAUMONT

...à partir de cette semaine



CLICHÉ SELECT

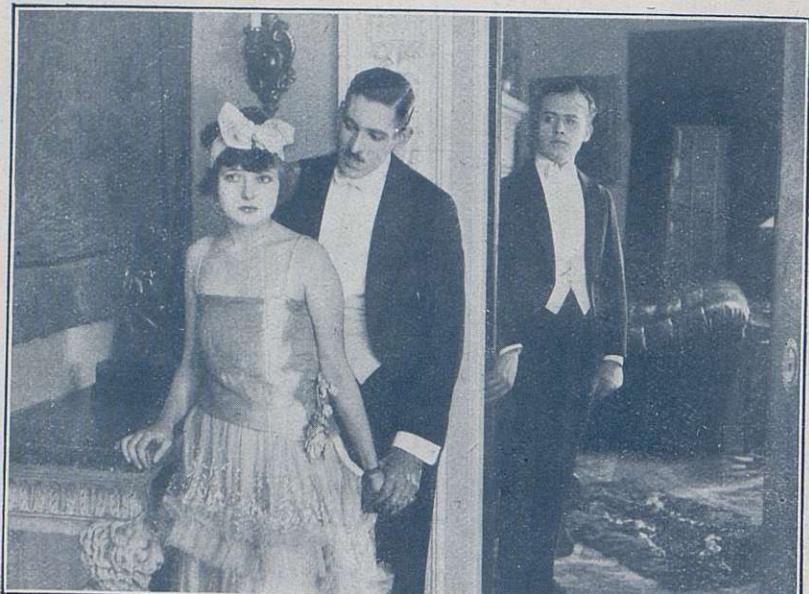
M^{me} EMMY LYNN et M. MARCEL VIBERT dans "Visages voilés... Ames closes"



CLICHÉ ÉCLIPSE

MILDRED HARRIS dans "Mirages"

Les Films que l'on pourra voir à partir de cette semaine



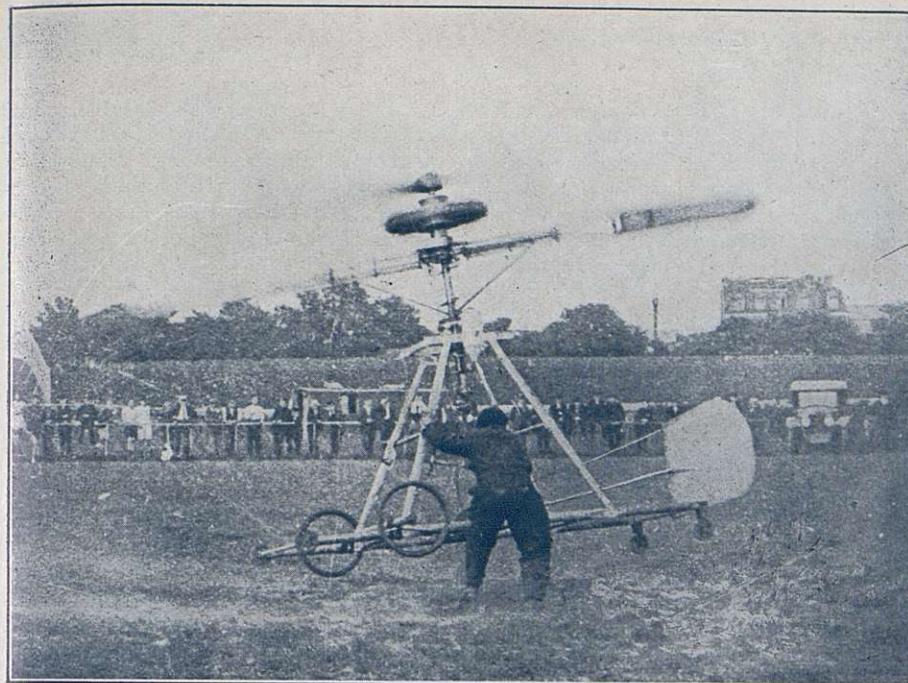
MISS CORINNE GRIFFITH dans "L'Étau"

CLICHÉ PETIT



MISS MARGARITA FISHER dans "Une femme d'attaque"

CLICHÉ HARRY



CLICHÉ GAUMONT

M. EDMOND DOUHERET RÉUSSIT A FAIRE DÉCOLLER SON HÉLICOPTÈRE

Le Cinéma au Service de l'Aviation

L'inventeur du premier hélicoptère français ayant volé, M. Douheret, se sert du cinéma pour chercher à perfectionner son appareil.

Le 27 mai 1920, devant des membres de la Direction des services techniques de l'aéronautique, à Gentilly, sur un stade sportif, un hélicoptère réussissait à quitter le sol et à s'élever à soixante centimètres. Son inventeur était M. Edmond Douheret. Il fut surpris par la soudaineté avec laquelle l'hélicoptère « décollait » et aussi par son déplacement horizontal très rapide. Le terrain était relativement étroit. De nombreux spectateurs assistaient à l'essai. Il y avait lieu de craindre un accident.

M. Douheret qui se tenait près de l'appareil, n'hésita pas et coupa l'allumage. L'hélicoptère, ses hélices arrêtées, retomba sur son train d'atterrissage.

Mais les personnages officiels avaient eu le temps de constater que l'hélicoptère venait de s'élever. Bien mieux, des opérateurs cinématographistes des maisons Gau-

mont et Pathé, enregistrèrent ce résultat : pour la première fois, un hélicoptère français s'était envolé !

Tous les cinémas projetèrent au début de juin, dans leur revue d'actualités, l'expérience de Gentilly. Nos lecteurs, qui sont des assidus de l'écran, s'en souviendront certainement.

Or, voici qu'aujourd'hui, un autre inventeur, M. Ehmichen, ingénieur de l'École Centrale, ancien adjoint technique du général Estienne à la direction de l'artillerie d'assaut, revendique l'honneur d'avoir le premier en France, réussi à faire voler un hélicoptère. C'est qu'il ignore sans doute les tentatives de M. Douheret, car sa bonne foi ne paraît pas devoir être mise en cause. M. Ehmichen a construit son appareil l'été dernier à Valentigney (Doubs), l'a essayé en décembre 1920,

puis en janvier 1921, et au commencement de février. Le succès a couronné ses efforts, puisque son hélicoptère a décollé parfaitement pendant quelques secondes. Nous ne discuterons pas ici la valeur technique de l'appareil de M. Ehmichen, nous ne voulons retenir, de la contestation qui s'élève entre cet ingénieur et M. Douheret, qu'un fait capital : le cinéma va permettre à un inventeur d'obtenir justice.

Les films pris en 1920 par les maisons Gaumont et Pathé, sont en effet des témoins irrécusables. Ils constituent la preuve formelle que l'hélicoptère de M. Douheret, ou plutôt l'hélicoptère, pour employer le nom que lui a donné son inventeur, a volé à une époque où l'appareil de M. Ehmichen était encore en construction. Il est donc impossible de refuser à M. Douheret l'honneur — tout platonique, hélas ! — d'avoir été le premier inventeur français ayant réussi à faire voler un hélicoptère.

Voilà une application du cinéma que ses détracteurs étaient certes loin de prévoir.

Les inventeurs qui voudront prendre date, feront bien de méditer cet exemple et de prier désormais un opérateur cinématographe d'assister à leurs expériences.

M. Douheret a si bien compris, d'ailleurs, l'utilité du cinéma en matière d'invention, qu'il demande au film de l'aider à perfectionner son appareil. Sans le savoir, M. Douheret suit les mêmes méthodes qui ont guidé M. J.-L. Breton, de l'Institut, lorsqu'il adjoignit à la Direction des Inventions, une Section de cinématographie technique.

On se souvient de l'article que nous avons publié ici, sur les films techniques de l'établissement scientifique de Bellevue. Nous y montrions comment on peut garder, grâce au cinéma, trace d'expériences fugitives que l'on étudie ensuite dans le calme du laboratoire. M. Douheret a tenu à posséder dans son atelier un appareil de projection cinématographique, afin d'examiner sur l'écran les moindres détails de ses expériences.

C'est la première fois, à notre connaissance, qu'un inventeur travaillant isolément agit de la sorte. M. Douheret y a d'autant plus de mérite, qu'il n'est pas riche. Il est représentant d'une maison de produits chimiques. Toute la journée il exerce son métier, « fait la place ». Le soir venu, au lieu de se reposer, le représentant se souvient qu'il est inventeur et s'installe à son établi. Il lime les pièces de précision, assemble, soude, forge. Tard dans la nuit, il veille, met au point son hélicoptère.

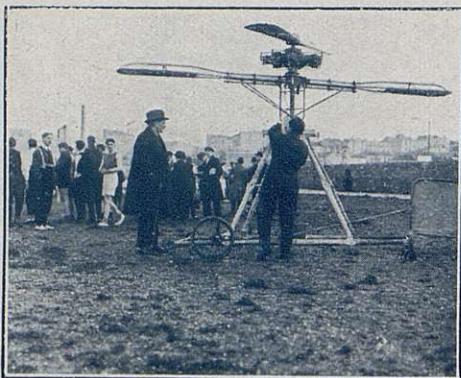
Parfois il s'interrompt, allume sa lanterne de projection et revit sur l'écran ses diverses expériences. Il arrête sur une image qui lui semble probante. Longtemps, il étudie un geste, cherche l'erreur commise.

M. Douheret, disions-nous, n'est pas riche. Il le déclare lui-même et nous ne savons rien de plus touchant que le spectacle de cet homme jeune, au visage énergique, volontaire, vivant au milieu d'un fouillis d'instruments, de caisses, de

paperasses, dans un hangar mal clos du grand Montrouge, qui lui sert à la fois d'atelier et de logement. Nous avons visité maints laboratoires célèbres où travaillaient, privés de lumière, privés de confort, d'éminents savants, mais au moins ces savants, leur labeur terminé, regagnaient leur domicile et leur cabinet de travail.

M. Douheret, lui, vit avec son invention. Sur le sol mal carrelé, à côté de la table à dessiner, non loin du moteur d'aviation posé sur ses supports, face à l'établi où sont alignées les limes, se dresse un lit de bois, près d'une armoire à glace. Les ailes de l'hélicoptère attachées au toit du hangar par des câbles, s'étendent au-dessus de cette couche modeste. Dissimulant d'innombrables tubes d'aluminium érigés verticalement, l'écran met sur la noirceur du mur un carré blanc.

L'appareil de projection cinématographique est sur une sellette, voisinant avec une motocyclette, celle qui sert à remorquer l'hélicoptère pour les expériences.



CLICHÉ du Petit Parisien.
L'HÉLIOPTÈRE AU REPOS



CLICHÉ du Petit Parisien.
LES HÉLICES FONCTIONNENT

Malgré le poêle qui est là, il ne fait pas chaud l'hiver dans le hangar de Montrouge, lorsqu'il gèle et que le vent s'insinue par les brèches de la toiture et les carreaux mal joints des verrières. Quelle force de volonté pour travailler dans ces lamentables conditions, alors qu'on pourrait, comme tant d'autres, mener la vie facile ! Mais, M. Douheret veut aboutir. Tout ce que sa représentation de produits chimiques lui rapporte, sert à perfectionner la machine à voler sans ailes.

Cela coûte cher aujourd'hui d'être inventeur, surtout quand les services officiels de l'aéronautique paraissent ne réserver leurs sympathies qu'aux chercheurs mieux favorisés par la fortune.

Il faut entendre M. Douheret conter sa vie ! Il le fait si simplement, avec une modestie tellement émouvante ! Mais aussi, quelle force de caractère l'on devine dans ces grands yeux qui vous regardent bien en face.

« Je triompherai, nous déclare M. Edmond Douheret, j'en ai la conviction. Je voudrais être un peu plus soutenu que je ne suis, mais on ne m'empêchera pas d'arriver au but. Les résultats que j'ai déjà obtenus sont garants de ce que je ferai dans quelques semaines, lorsque mon hélicoptère sera tout à fait au point.

« Vous pouvez le raconter, c'est le cinéma qui m'a permis de perfectionner mon invention. Je fus en effet cinématographié dès mes premières expériences, c'est-à-dire en 1918. En janvier, en avril et en mai 1920, des opérateurs de Gaumont et de Pathé se trouvaient sur le terrain. Au cours de l'essai du 24 avril 1920, mon hélicoptère ne put s'envoler et l'une des pales de mon hélice se cassa net.

« Je me demandai longtemps comment cet accident avait pu se produire. Je ne m'en rendis compte qu'en étudiant mon expérience sur l'écran.

« A un moment donné, en effet, les opérateurs cinématographistes et aussi les reporters photographes qui m'entou-

raient, m'avaient demandé de m'installer dans mon appareil et de faire plusieurs gestes.

« Sans y prendre garde, j'avais abaissé un petit levier de commande. Quelques instants plus tard, en prenant le départ, ma manœuvre fut faussée par suite de la position de ce levier que j'aurais dû relever. La traction d'une des hélices s'exerçant dans le sens contraire à celui qui devait déterminer l'ascension, un tendeur ne remplit pas son office et il y eut rupture.

« Cela je ne le vis que sur l'écran, quand j'aperçus, en projetant les films qui avaient été tournés, que j'avais si malencontreusement baissé mon levier.

« Si je voulais entrer dans des détails techniques, je pourrais également vous démontrer, dans quelles conditions j'ai apporté à l'hélicoptère, et cela uniquement grâce au film, des perfectionnements d'une importance capitale. Je considère le cinéma comme le meilleur instrument de mon atelier ».

M. Douheret tint à nous convaincre. Les ouvertures du hangar furent voilées et nous assistâmes à la projection des différentes expériences de l'inventeur. Ce dernier commentait lui-même les scènes au fur et à mesure qu'elles se déroulaient sur l'écran. Nous vîmes ainsi successivement les films Gaumont et Pathé, les uns contrôlant les autres.

Il y avait là des parents de M. Douheret. Ils se tenaient immobiles au fond du hangar. Ce n'était certes pas la première fois qu'ils assistaient à une telle projection et cependant, ils revivaient comme au premier jour leurs émotions. Nous comprîmes alors à quel point le cinéma entretenait magnifiquement la foi dans l'âme de ces gens et leur permettait d'aider de précieux encouragements moraux, un homme qui, sans défaillance, malgré les obstacles, s'achemine au prix d'un labeur ingrat, acharné, vers la réalisation de ses espoirs.

PIERRE DESCLAUX.

Ce que les Directeurs ont vu
Ce que le Public verra

CHEZ PATHÉ

JOKO ET MÉDOR, CHIEN SAVANT (600 et 295 mètres). — Tout récemment, parlant des films comiques, je soulignais les tendances qu'ont maintenant les metteurs en scène américains et même français, à utiliser des animaux dressés dans ce genre de production. J'avoue que l'on arrive à présenter des choses fort drôles et réglées de façon admirable.

C'est ainsi que Joko, singe dressé d'une manière tout à fait remarquable, a été très intelligemment mis en relief parmi d'autres animaux : un chien et un cheval, notamment. J'ajoute qu'un gosse de trois ans se joint à eux pour vous faire rire et que ces quatre... artistes sont on ne peut plus joyeux. C'est aussi l'avis que l'on trouvera d'autre part de mon confrère Rollini.

Médor, le chien savant, est bien nommé. Il est merveilleux.

LES PLUMES DU PAON (Comédie dramatique en quatre parties, 1460 mètres). C'est l'ex-madame Chaplin, à laquelle on ne peut contester ni joliesse ni grâce, qui joue ce très grand film, lequel gagnerait beaucoup à être coupé.

CHEZ HARRY

LE SECRET DE L'OR (Frank Brockliss Pictures, 2.000 mètres). — Cette grande scène dramatique en cinq actes, jouée par miss Ellen Percy et E. Lincoln, n'a rien à envier à ses devancières : elle n'est ni plus ennuyeuse, ni plus attrayante que d'autres. Elle ne nous révèle rien que nous ne sachions de longue date : il y a, de par le monde — et surtout dans les Amériques — de l'or à profusion que l'on trouve parfois sur son chemin au moment où on s'y attend le moins.

Le scénario, point compliqué, ne demande aucun effort cérébral. On sait d'avance ce qui va se passer, que les méchants seront punis, que les honnêtes gens finiront par triompher et que le jeune premier épousera la jeune première en scellant cette union d'un long baiser à... l'américaine. Mais vous verrez dans ce film de magnifiques chevauchées, de véritables prouesses équestres accomplies par des Indiens et des Mexicains. Vous y assisterez aussi à des combats de boxe, vous entendrez — si j'ose dire — des coups de browning et des coups de fusil. Vous verrez le sang couler, si nur qu'on dirait du vernis. Vous verrez... 2.000 mètres de film, et vous saurez enfin, ce qu'est le « Secret de l'Or ».

(En public le 1^{er} Avril.)

LE MODÈLE (Mack Sennett Keystone, Comédie comique de 300 mètres). — L'association de Mack Sennett et de la Keystone n'a pas produit ce que semblait en attendre le public assez nombreux qui assistait à la présentation. C'est toujours la même chose. On en voit un, on en a vu dix. Vraiment, continue-t-on à rire à ces mornes pitreries en Amérique ?

En France, les parades amusent pendant dix minutes, c'est tout, et les cascades, à part peut être celles des Buttes-Chaumont, n'ont qu'un attrait fort relatif.

FOX-FILM

DANS LES NUES (Acrobaties aériennes interprétées par le lieutenant Ormer Locklear, 1.500 mètres). — Cette bande présentée par la Fox Film n'a pas de réelle valeur au point de vue scénario, mais elle nous fait assister aux derniers exploits du fameux acrobate aérien — derniers puisqu'hélas ! ce brave a fini par trouver la mort qui n'avait point voulu de lui pendant la guerre.

Ces prouesses sont très émouvantes et l'on a par instants, le grand frisson. Quant au film, il gagnerait à être considérablement réduit ; avec les coupures nécessaires, il aura certainement auprès du public avide d'émotions un assez joli succès.

(En public le 1^{er} Avril.)

LUCIEN DOUBLON.

MÉMÉNTO

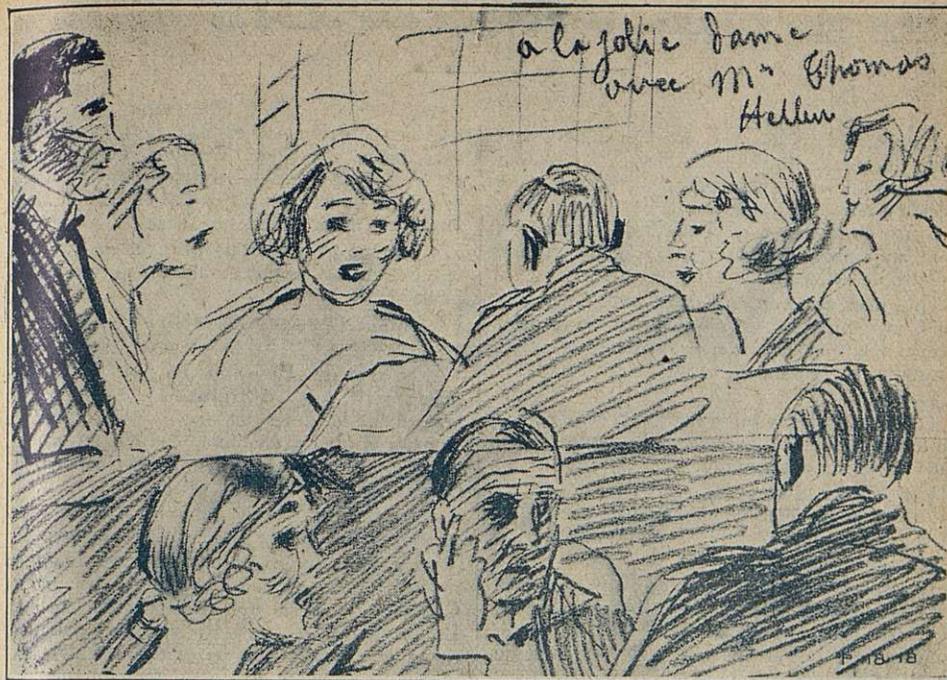
LA SELECT PICTURES : *Le Mystère de la Villa Rose*, de la Stoll, drame de 1.700 m. *Les Tribulations d'un commis-voyageur*, comédie de 300 mètres.

L'ECLAIR : *La Favorite du Maharadjah*, roman d'amour indien en cinq épisodes. *Le Joug*, comédie dramatique de la Rosa-film, de Rome, en 1.350 mètres ; *Dandy gazier*, comique français de 502 mètres ; *L'Île de Bornholm*, plein air de la Nordisk, de 96 mètres.

LA PHOCEA-LOCATION : *La Vie à Tanger*, plein air de 175 mètres ; *Vues d'Algérie*, plein air de 112 mètres ; *Dans le port de Trieste*, plein air de 115 mètres ; *Narcisse boxeur*, Mack Sennett Comédie, comique de 565 mètres.

LA SUPER-LOCATION : *L'Exécution de Maciste*, comédie d'aventures de l'Itala, en 1.600 mètres ; *Joé chez les cow-boys*, scène comique en deux parties, interprétée par le chimpanzé Joé Martin, de 650 mètres.

AUX ETABLISSEMENTS GEORGES PETIT : *Valence*, plein air de 120 mètres ; *Sylvia*, comédie sentimentale de la Vitagraph, interprétée par Gladys Leslie, 1.200 mètres ; *Fridolin vainqueur*, comique de la Vitagraph en deux parties, soit 600 mètres ; *Bas de Soie*, drame passionnel en cinq parties de la César film, 1.600 mètres.



Quand le crayon d'Helleu court sur le papier...

Helleu
et les "Stars" américains

Les Américains aiment l'Art et les artistes français. C'est un fait. Il n'est pas un peintre, un sculpteur, un musicien, voire un auteur célèbre de chez nous, qui n'ait trouvé aux Etats-Unis l'accueil le plus chaleureux. Rappelons-nous les tournées triomphales de Sarah Bernhardt en Amérique ?

Actuellement, les stars et les producers de New-York défilent avec enthousiasme dans l'atelier que le maître de la pointe sèche, Helleu, a installé au dernier étage d'un somptueux immeuble de la cinquième avenue. Là, parmi les œuvres les plus délicates, dans un décor du goût le plus sûr, il voit aussi venir à lui les personnalités notoires de la société new-yorkaise.

— Un petit portrait S. V. P., quemandent-elles. Combien de dollars voulez-vous ? Je paye !

Dans son studio clair, meublé sobrement, mais dont les murs s'égayent de pastels

tendres, de crayons, d'aquarelles et d'admirables pointes sèches, Helleu se dit, avec raison, qu'il contribue à maintenir le haut renom artistique de la France. Parfois, son crayon fantaisiste et incisif s'amuse à tracer des esquisses comme celle-ci où l'on voit, en bas à gauche, Maë Murray et quelques autres notoires habitués du Ritz Carlton Hôtel. Ceci m'amène à dire que si les Américains connaissent certaines productions cinématographiques françaises, ils ne manqueraient pas d'en apprécier le charme, les qualités de goût, de clarté, de finesse et de délicatesse. Ils ne pourraient que regretter parfois l'indigence des procédés de réalisation ; mais cette réserve atteindrait plutôt les éditeurs que les producteurs.

Et les éditeurs font-ils, même en ce moment, quelques efforts pour que les Américains nous apprécient ?

O.

Le vieux roi Carnaval, sur l'invitation cordiale du comité des fêtes de Paris, des éditeurs de films et des directeurs de cinémas, s'est décidé à faire son testament et, ce qui, à la fois, est pire et mieux, a eu l'esprit de rendre son âme au diable, comme ricane Bibendum, fils putatif de Michelin.

Oui, mais avant de quitter les boulevards pour les Champs-Élysées, Carnaval a institué le beau prince, Cinéma 1^{er}, héritier présomptif de sa couronne et gardien du sérail de ses traditions favorites.

L'hoir a saisi le vif... mourant et, sans perdre de temps, a sollicité l'ouverture de la succession, sans bénéfice d'inventaire.

Cet héritier du *de cuius* a de l'esprit de suite, de la jeunesse triomphante et ce qui ne messied pas, en l'occurrence, la... frimousse photogénique.

Aussi, a-t-il gagné le cœur de Paris, qui vaut bien une messe basse et un office des morts. A peine débarqué dans notre Ville-Lumière, Cinéma 1^{er}, qui est majeur, s'était commandé chez le bon faiseur trois chars symboliques, qui ne ressemblaient en rien à ceux de l'État; ils marchaient et ils éclairaient: c'était nouveau et dernier cri de Paris.

J'avais interviewé S. M. au sujet de l'emploi de ses chars. Elle daigna me répondre sur un ton gavroche, très amusé et fort en train: « Echotier de malheur! Tu ne consultes donc jamais le calendrier. Or donc, abstracteur de quintessence, sache que pour la Mi-Carême proche, j'ai l'intention de me promener en cortège parmi mes féaux sujets.

« Avec toute ma cour j'affronterai la grande foule et je lui en jetterai plein les yeux, car je ne déteste pas, bien que roi, un peu de publicité... à l'œil. Sur mon char d'apothéose seront groupées toutes les races du monde; on en verra de toutes les couleurs; et, grâce à mon sceptre-phare, mieux que le Roi-Soleil, chanté par « Le Franc de Pompignan » je pourrai « verser des torrents de lumière sur mes obscurs blasphémateurs ».

« Après ma cour, figurera ma basse-cour, composée de toute la volaille de la critique, mais naturalisée pour éviter les incidents de prises de becs.

« Suivra mon cheptel: en tête, ma plus belle vache à lait, dont l'œil inquiet et les cornes basses diront son dépit de n'avoir pu prendre le train... des bœufs, et dont les pis, gonflés d'amertume, prouveront que la fièvre aphteuse fiscale est une maladie presque incurable et qu'il ne faut jamais laisser s'aggraver le mal en pis; au centre, un agneau symbolique, à la Saint-Jean, qui rendrait des points de douceur à la plupart de mes clients, « taillables et corvéables à merci »; à la queue, un mouton, tondu ras, suspect de rage, ayant un film à la patte. Il représentera l'éditeur cinématographique, et restera durant

tout le parcours du cortège sous la vigilante surveillance de Dame Censure, non déguisée et d'un garçon du laboratoire de toxicologie, grimpé en boucher. Gare à lui s'il manifeste le moindre désir d'indépendance!

« Comme tu le vois, béat rapporteur, j'ai bien fait les choses et j'escompte un succès triomphal.

Mes papiers à deux fois, ne se font pas connaître
Et pour leurs coups d'essai, veulent des coups de maître.

Il y aura de la musique ou plutôt des musiques; après le « De Profundis », qui rappellera vaguement le décès de mon prédécesseur, S. M. Carnaval, on chantera, comme on voudra, à gorges d'employés, l'hymne international de Sganarelle: Te Joseph célèbrent.

« Jamais on n'aura entendu pareille cacophonie, même sur la place de la Concorde.

« Le soir, un grand banquet sera offert au musée Carnavalet, aux agents du fisc par la Chambre Syndicale des directeurs de Cinémas. Le président, en une vibrante improvisation, revue et corrigée par M^e Henri Robert, soi-même, expliquera à ces messieurs comment notre « braise, ils l'ont ».

« On dansera, tous les jours suivants, devant le buffet... de la gare ».

Ainsi parla Zarathoustra, pardon! S. M. Cinéma 1^{er}.

Et il advint ce qui devait advenir. La Mi-Carême fut triomphale pour le Cinéma et pour son splendide cortège.

J'en suis encore tout étourdi...

A. MARTEL.

PETITE CORRESPONDANCE

Roger M. — Marie Walcamp est l'une des vedettes des *Mystères de la Jungle*.

Petit Daniel. — Marie Miles Minter: Morosco Studio, Los Angeles, est née en 1902 à Shreveport.

Louis et Pierre. — *Globe-Trotter par amour*, est un roman d'aventures en 6 chapitres de Frank Léon Smith, qui a été adopté pour l'écran, publié en feuilleton par M. Guy de Téramond et édité par Pathé-Cinéma; dans ce film, le rôle de Dona Carmen est interprété par Marguerite Courtot.

A.-L. Lucien — Nous ne pouvons vous fixer de dates, mais nous pouvons vous dire que toutes les Etoiles du cinéma auront leur place, chacune à leur tour, dans *Cinémagazine*.

Blonde étoile. — René Cresté: 186, boulevard Carnot, à Nice.

Huguette Verger. — Ecrivez à Maë Murray: Famous Players Studio, 128 W. 56 th street New-York City, elle vous enverra peut-être sa photo.

Une croisière. — 1^o Oui Mademoiselle, Léon Mathot est marié; mais voici tout de même son adresse: 47, avenue Félix Faure à Paris; 2^o Envoyez un mandat international.

Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

Pour sa dot!

RÉGINE Dumien, la triomphatrice de *Petit Ange*, vient de partir pour Nice où elle va tourner le principal rôle d'un film d'André Legrand qui sera édité par Pathé-Consortium.

La petite étoile a signé un contrat pour ce film, qui lui assure la coquette somme de 6.000 fr. par mois, ses frais payés.

C'est pour sa dot, a déclaré la maman...

La Terre

L'UN des derniers films qui mit en scène André Antoine, *La Terre*, devait passer en deux semaines. Le metteur en scène a préféré que son chef-d'œuvre soit réduit et il monte actuellement le dernier négatif qui aura de 1.800 à 2.000 mètres.

On attend avec impatience cette nouvelle production de l'un des maîtres de la mise en scène.

MAX Dearly va tourner très prochainement dans un film historique qui sera mis en scène par l'un des as du ciné. Il interprétera un rôle tout à fait dans sa note. Inutile de souligner qu'il s'agit d'un rôle de composition.

Enfin!

ALBERT Capellani qui dirigea avec tant de compétence les services artistiques de la *Méto* aux Etats-Unis, est arrivé à Paris ou plutôt dans sa villa d'Athis-Mons.

Cinémagazine peut annoncer à ses lecteurs que Capellani vient de se fixer définitivement en France et qu'il est question de la constitution d'une très grosse affaire de production qui serait dirigée par Albert Capellani.

Nos vœux sincères.

M. ROSEN, directeur de la *Select-Pictures* accompagnée de M. Henry Roussel, part pour New-York.

Pourquoi? Mystère!

Pearl White

LA sympathique « Star » sera bientôt des nôtres. Elle viendra pour assister à la présentation de la *Fille du Fauve* (rien de celui de la Sierra) dont elle est l'héroïne.

ON assure que la sortie du dernier film de Marcel L'Herbier, *La Villa Destin*, édité par Gaumont, a été retardée. On se demande pourquoi.

Le Cinéma révélateur

UNE Américaine assiste au Ciné Max Linder aux *Exploits du Corsaire allemand « Mave »*. Frappée par la physiologie d'un des prisonniers américains aperçus au moment où ceux-ci défilent sur le pont du pirate, elle demande à revoir le film.

On lui présente de nouveau; l'image signalée est coupée, on la fait agrandir et miracle! la dame reconnaît son neveu disparu depuis 1917.

Et Robinne?

LA grande vedette cinématographique qui fut la principale de tous les grands films de chez Pathé n'a pas abandonné définitivement le cinéma comme on pourrait le croire.

Gabrielle Robinne, heureuse maman s'est consacrée toute entière à sa chère petite Odette et n'a même plus pensé aux écrans qui avaient consacré sa gloire. Aujourd'hui l'enfant n'a plus besoin de sa maman, du moins aussi souvent... et Gabrielle Robinne pourrait bien reparaitre très prochainement au studio de Vincennes.

Elle nous reviendrait sous une forme nouvelle. Abandonnant les jeunes premières où elle triompha jadis, Gabrielle Robinne incarnerait — ce qu'elle est réellement dans la vie — une adorable maman, une jeune maman toujours jeune et toujours très belle.

LA ligue maritime française va recommencer sa campagne cinématographique pour les élèves des écoles dans le courant de ce mois.

Que de lys! Que de lys!

Après le « *Lys dans la Vallée* » le « *Lys Rouge* », le « *Lys du Mont-Saint-Michel* », le « *Lys Brisé* », le « *Lys du Ravin* », on nous annonce le « *Lys de la Vie* », mis en scène et... visualisé, comme on dit aujourd'hui, par M^{me} Loie Fuller, d'après un scénario de Sa Majesté la Reine de Roumanie. Il ne nous manquait plus que celui-là. A quand le... « *Lys... Istrata* et « *Le Retour d'U...lysse* »!...

SPLENDID - CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet
Métro: La Motte-Picquet-Grenelle
Direction artistique: G. MESSIE
Grand orchestre symphonique: A. LEBUCC

Programme du 11 au 17 Mars 1921
Sensationnel!!!

PATHE-JOURNAL: Actualités au jour le jour.
PATHE-REVUE: Magazine animé en couleurs.

Concours de
LA REINE DES PROVINCES
organisé par le *Journal*, 5^e groupe
MŒURS ET COUTUMES DES INDIENS
du Dakota du Nord
Superbe documentaire

LE MÉDECIN DES FOLLES
de XAVIER DE MONTÉPIN

6^e épisode: **Un Éclair de Raison**

LE SAC DE ROME (1527)
Tragédie de la Renaissance Italienne

MADemoiselle de la Seiglière
magnifique film français
d'après le célèbre roman de JULES SANDEAU
Mise en scène d'ANTOINE, assisté de DENOLA
Interprété par HUGUETTE DUFLOS, de la Comédie-Française, CATHERINE FONTENEY, MM. ESCANDE, GRANVAL, HUGUENET, JOUBÉ, CHARLES LAMY.

LE MATCH D'ANATOLE
comique

Tous les *Judis* à 2 h. 1/2: Matinée spéciale pour la Jeunesse.

UNE BICYCLETTE

Construite par des Spécialistes pour votre usage

PRIX DE LA MACHINE

Roue libre, deux freins, avec tous ses accessoires
Franco de port et d'emballage.

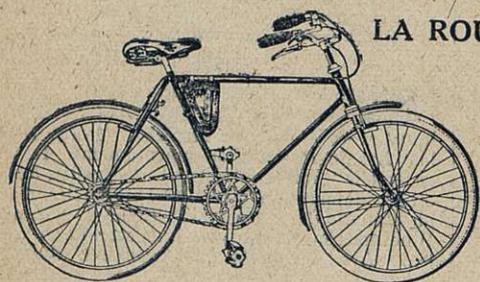
636 FR.

12 MOIS DE CRÉDIT

Nos Lecteurs peuvent payer

la machine à raison de

53 FR. par mois



LA ROUTIÈRE DAISY 1921

DESCRIPTION :

Cadre en tube étiré, émaillé noir, avec doubles filets or. — Guidon demi-relevé, raccord brasé, tube étiré. — Poignées celluloid noir. — Garde-boue décoré. — Chaîne de marque. — Roue libre extra, à double rangée de billes. — Rayons renforcés avec écrous décollés. — Pédales et moyeux décollés. — Cuvettes rectifiées, cémentées

et trempées. — Pneus Michelin. — Sacoche garnie. — Selle confortable, 4 fils nickelés. — Un frein avant et un frein arrière, sûrs et puissants.

Hauteur de cadre et développement à la demande de l'acheteur.

Cette bicyclette, de fabrication Française, comporte tous les perfectionnements apportés à la construction vélocipédique depuis les dernières années. Chaque pièce est essayée et vérifiée par des Techniciens, et les roulements particulièrement soignés ont fait l'objet d'études spéciales.

BICYCLETTE DE DAME, Supplément. 60 francs

BICYCLETTE DE COURSE, — 60 francs

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à remplir et à adresser à "CINÉMAGAZINE", 3, Rue Rossini, Paris (9^e)

Je soussigné, déclare acheter une BICYCLETTE

au prix de Fr.

Hauteur de cadre Développement

Je vous remets ci-joint un mandat de Fr. et je m'engage à payer le reste par traites acceptées que me remettra à signer la Société Parisienne de Ventes à Crédit, chargée des livraisons et encaissements.

Date

Signature :

Nom et prénoms :

Profession ou qualité :

Demeurant à :

Département :

PETITE CORRESPONDANCE

"CINÉMAGAZINE" répond sous cette rubrique, aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine).

Un Cinémagazinière! — 1^o Oui, nous ferons une couverture pour les collectionneurs désireux de relier *Le Grand Jeu* que nous publions; 2^o de quoi vous plaignez-vous, vous en avez ainsi davantage à lire; 3^o non.

Daisy Market. — 1^o et 2^o Nous n'en connaissons pas et nous n'en savons rien.

Deux inséparables. — 1^o L'adresse de Miss Irène Vernon Castle, l'interprète de *Cœur d'héroïne* est Famous Players Studio 127 w. 56 th. street New-York City; 2^o non, mesdemoiselles, Douglas Fairbanks n'est pas l'interprète de Fred Alexander Barlow dans *Globe-Trotter par amour*; ce rôle est incarné par George B. Seitz.

Fleur de Rosée et Fleur de Nice. — Nous ne nous occupons ni de théâtre, ni de concert.

Perlette. — 1^o De quelle artiste voulez-vous parler? 2^o Gaby Deslys est morte en 1919... environ 30 ans.

Bleuet. — Vous trouverez dans notre numéro 6 quatre photographies de Pearl White; nous espérons que cela vous suffira.

Un groupe à Bruxelles. — Oui, si ce sont des Américains; non, si ce sont des Français.

L. M. à Sainte-Croix. — 1^o *Impéria*, roman-cinéma d'Arthur Bernède, a été édité par l'*Union-Eclair*; 2^o *Tue-la-Mort*, ciné-feuilleton de Gaston Leroux, a été édité par l'*Eclipse*.

Rapoustine. — Demandez à votre libraire le volume intitulé : *Le Cinéma*, de Henri DIAMANT-BERGER.

R. P. T. D. — C'est une carrière pleine d'embûches, demandant beaucoup de travail et de persévérance; adressez-vous à un metteur en scène.

Magner. — 1^o Comme vous le voudrez; 2^o oui.

Toto I. — Comme tant d'autres, René Cresté le populaire Judex, avant de tourner pour le cinéma, s'est fait applaudir sur la scène, au Gymnase, dans *Le Dommaine*, au Théâtre Molière dans *Sainte-Roulette*, *La Soutane*, *Nos Salariés*, etc..., en 1908, René Cresté avait déjà goûté du cinéma, mais son vrai début date de 1913, dans *Par l'Amour*. On le vit en 1915 dans *La Francée du Diable*, *Le Roi de la Montagne*, *Les Mystères de l'Ombre*, *Le Dernier Amour*, *Le Passé de Monique*, *Le Bandeau sur les Yeux*, *Vendémiaire*, *Enigme*, *Judex*, *La Nouvelle Mission de Judex* et *Tin-Minh*, etc... Il sera, d'ailleurs, l'une des vedettes dont nous parlerons bientôt longuement dans *Cinémagazine*.

Toto. — Prince est en Amérique; je ne connais pas son adresse. Ecrivez-lui chez Pathé.

Christiane. — Vous voulez sans doute parler de Creighton Hale qui était l'interprète du rôle du jeune secrétaire du détective Clarel; si c'est de lui, Mademoiselle, je crains de vous faire de la peine, mais Creighton Hale est marié; pour plus amples renseignements, il est né à Cork (Irlande) en 1892.

Braisch. — Nous publierons bientôt la biographie de l'artiste dont vous nous parlez; suivez fidèlement notre publication qui vous donnera satisfaction.

H. Tramer. — 1^o *Le Grand Jeu* a déjà paru dans beaucoup d'établissements à Paris, je ne sais si on le verra à Asnières; 2^o Max Linder est en Amérique. Merci pour votre abonnement à *Cinémagazine*.

R. Nédurt. — René Navarre est, en effet, metteur en scène; écrivez-lui à la Société des Ciné-Romans, 23, rue de la Buffa, à Nice, ou à Paris, 2, rue des Italiens, mais de préférence à Nice.

Lectrice Chalonnaise. — Léon Mathot: 47, avenue Félix-Faure, à Paris.

Eliane Rainbert. — 1^o Wallace Reid: Lasky Studio, 6284, Selma Avenue, Hollywood (Californie); 2^o Jacques Hermann: films Gaumont, chemin Saint-Augustin, Carras-Nice (A. M.); 3^o Edouard Mathé, Hôtel International, rue Rossini, à Nice; 4^o Violette Jyl: même adresse que Jacques Hermann.

Narcisse Rose. — Max Linder est actuellement en Amérique. Voir plus haut.

Suzyel. — 1^o Oui; 2^o Priscilla Dean: 1932 Cahuenga Avenue Hollywood (Californie U. S. A.), interprétait le rôle de Sari dans *La Vierge de Stamboul*, est née à New-York City en 1896.

Fernand Liège. — Tous les grands artistes de cinéma (de tous les pays) comme vous le dites, auront leur place, chacun à leur tour, dans *Cinémagazine*.

R. M. — *Tue-la-Mort*, ciné-feuilleton de Gaston Leroux, a été édité par l'*Eclipse*; 1^o oui, il a eu beaucoup de succès dans le public; 2^o René Navarre est à la fois metteur en scène et artiste de talent; 3^o le rôle de Canzonette est interprété par Mlle Madeleine Aile.

Carpa Lunet. — Oui dressage et truquage.

Armand Heutschel. — Adressez-vous à un metteur en scène.

Fils de la nuit. — Voyez réponse à Armand Heutschel.

Deycard, Bordeaux. — 1^o Maé Murray est née à Portsmouth en 1894. D'abord danseuse dans les grands music-halls new-yorkais. A tourné à la Paramount: *The Plowgirl* (Anice, fille de ferme), *The dream girl* (La Bonté guérit), *Modern love* (Une fêtrissure), etc... Puis, à l'Universal Blue Bird: *The Mormon Maid*, *A delicious little devil* (Un délicieux petit diable), *The Heart of an actress* (Pour le sauver), *Danger, go slow* (Le Mignard), etc. Après avoir tourné pour Léonce Perret *Twin Pawns* (Avidité) et *The A. B. C. of love*, Maé Murray est retournée à la Paramount où elle a interprété, sous la direction de George Fitzmaurice: *On with the dance*, et un film tiré de *L'Homme qui assassina*, de Claude Farrère; 2^o truquage de l'opérateur ou de la prise de vues.

IRIS

N. B. — Nous répondrons la semaine prochaine aux lettres qui nous sont parvenues après la mise sous presse du présent numéro.

LES PETITES ANNONCES DE "CINÉMAGAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

Le prix de l'insertion aux Petites Annonces doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

POUR 8 FR. Votre portrait en email contourné sur une mince plaque de poche; curieux travail artistique. Env. photo à J. Bleuse, 21, r. d'Alger, St-Quentin.

ARTISTE, 18 ans, se consacrant entièrement au cinéma, genre comédie gaie, cherche engagement longue durée avec producteur français, belge ou suisse.
H. MUYARD, à Cinémagazine.

ARTISTE, tous rôles, belle présence, cherche engagement longue durée. Jacques RIBELL, au journal.

CABINET E. PORRET, 5, rue de l'Hospice, Calais. A céder, pl. Cinés et Cinés Brasseries. A vendre, lux. Ciné-Théâtre, s-nl, ville de 5.000 h. Bén. 70.000 frs. Prix avec Immeuble 280.000 frs. 150.000 comptant. A louer, Théâtre-Ciné, 1400 places.

Institut Cinégraphique

Préparation complète au cinéma dans studio moderne par artistes, metteurs en scène. MM. Pierre BRESSOL, Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, etc.
Cours et Leçons particulières
Place République (18 e 20. faub. du Temple) Ascenseurs. Tél. Roq. 85-65

CHAUFFEUR-MÉCANICIEN, excellentes références, demande place stable maison bourgeoise. **TORRENS**, 72, rue Lauriston (16^e).

CYCLES BERGER FRÈRES, 56, Bd Voltaire, Dijon. Tél. 8-94. Emaillage, vernissage, nickelage de cycles, lustres etc etc, cinémas.

Cotons Hydrophiles en balles et en paquets - Cotons cardés blanchis, écrus et iodés - Bandes de gaze - Tangeps. Cambris - Toile Tarlatane - Bandes plâtrées - Compressez et Cotons stérilisés. Epingles de sûreté.

PANSEMENTS LA CROIX SOLEIL

Boquette 44-48 Rue des Marchands, 77-79, PARIS Tél. : CROSOL-PARIS

Gaze Hydrophile et Tangeps en pièces - Tarlatanes blanches et couleurs - Bougrans en pièces - Lins double et triple - EXPORTATION

ON NE VIEILLIT PLUS
MIEUX ON RAJEUNIT



LA CRÈME ACTIVA

"radioactive"

provoque une activité particulière de la vie des tissus; la peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent

ENVOI D'ESSAI - Un pot (durée 1 mois) plus que suffisant pour constater des résultats déjà surprenants, est envoyé franco, sans marques extérieures, avec notice contre mandat de 34.50 adressé à Compagnie Française de Vulgarisation 41, RUE D'AMSTERDAM, PARIS 8^e EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

MARIAGES HONORABLES Riches et de toutes Conditions, Facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire F. EPELTOIRE PRIVE, 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine) (Réponse sous Pl. Fermé sans Signe Extérieur).

DOCKS ARTISTIQUES

69, Faub. St-Martin, Paris (X^e)
Tél. : Nord 60-25

Fournitures générales pour le Spectacle

MANUFACTURES

de Fauteuils et Strapontins à bascules, dep. 16 fr. la pl.

Dépôt des

Charbons pour projections, lampes à arc, Excello-Beck spéciaux pour la photographie

Marque

CONRADY-NORIS

les plus réputés du monde entier

Imprimerie Spéciale pour Tickets de contrôle, Cartes de sortie, Billets de faveur, Librairie théâtrale, Partitions et livrets.

L'Acétylox

Poste de lumière Oxy-Acétyle-nique le plus puissant. Fournitures: Oxygène, Acétylène di sous. Pastil. les terre rare, etc.

Voulez-vous économiser du courant?
N'avez-vous que de l'alternatif?

Employez le Le Phébus

l'éclairage idéal par l'incandescence, couvrant un écran de 25 m² à 20 m².

NOUVEAUTÉ :

La Peinture Flamboyante

Décoration artistique pour décors de théâtre et de salles de spectacles. — Effet magique.

Imp. LANG, BLANCHONG & C^o, 7, rue Rochecouart, Paris.

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL.

Comment l'Abonnement à Cinémagazine est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAGAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, celle qui lui convient.

Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires

Chaque abonné à CINÉMAGAZINE peut choisir :

1° (Un an) : vingt lignes de publicité aux Petites Annonces. A utiliser, en une ou plusieurs fois (6 mois : onze lignes).

2° (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35 x 46) LA BOULE DE NEIGE. Valeur 40 francs.

(Frais d'envoi recommandé, un franc).

3° Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75)

4° Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, ou pour le Splendid Cinéma Palace, 60, avenue de la Motte-Picquet, Paris.

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les trois premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs, un avantage unique et réalise effectivement L'ABONNEMENT GRATUIT.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINÉMAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2)

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera "CINÉMAGAZINE"

Nom et Prénoms

Profession

Adresse postale complète

A, le 192

(Signature)

(1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas.
(2) France : UN AN, 40 fr.; SIX MOIS, 22 fr.
Etranger : — 50 fr.; — 28 fr.

N° 8 - 11-17 Mars 1921.

LE GRAND JEU

Dans ce numéro
les 9^e et 10^e Episodes

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



Cliché Pathé

Ralph, mettant l'avance à l'allumage, s'élança sur le ballast.